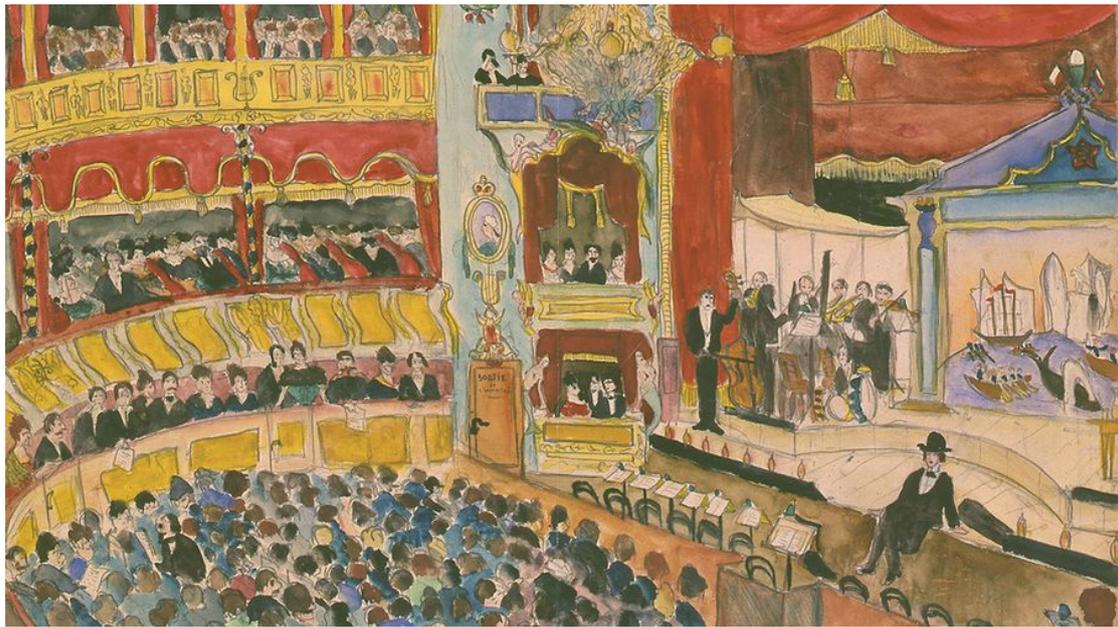


HISTOIRE DU SOLDAT 100 ANS PLUS TARD

Recueil collectif



La première de l'"Histoire du soldat" dans l'ancien Théâtre de Lausanne. Aquarelle faite de mémoire par Théodore Stravinsky âgé de 12 ans. [Les aventures de "Histoire du Soldat". - RTS]

Catherine Bichon
Fabrice Boumahdi
Isabel Garcia Gomez
Céline Maaz
Louise Sbretana
Fabrice Schurmans

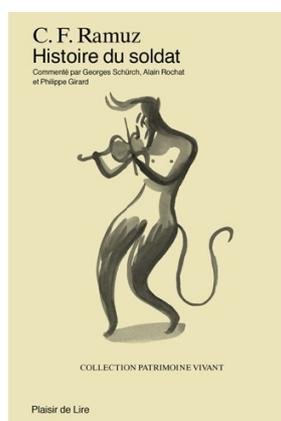


Plaisir de Lire

Les éditions Plaisir de Lire, en partenariat avec la Revue des Citoyens des Lettres ont organisé un concours de nouvelles sur le thème de *l'Histoire du Soldat* écrit par Charles Ferdinand Ramuz.

L'occasion de revisiter cette œuvre centenaire !

Nous tenons à remercier tous les participants pour leurs efforts et pour la qualité de leur travail et avons le plaisir de vous présenter les nouvelles des six lauréats dans ce recueil.



La version originale de *l'Histoire du soldat* est disponible aux Éditions Plaisir de Lire. Celle-ci est suivie d'un appareil critique expliquant l'histoire de cette extraordinaire histoire rédigée par trois experts de C.F. Ramuz et Stravinsky : Georges Schürch, Alain Rochat et Philippe Girard.

<https://www.plaisirdelire.ch/produit/histoire-du-soldat>

En voici un petit extrait¹ :

Si *l'Histoire du soldat* n'a connu qu'une seule représentation lors de sa création, alors que plusieurs étaient prévues (mais la grippe espagnole en a décidé autrement), elle s'est bien rattrapée depuis et il serait difficile aujourd'hui d'en recenser toutes les réalisations chaque année de par le monde !

C'est que l'œuvre centenaire conserve toute sa fraîcheur et toute son actualité : qui n'a jamais été confronté au dilemme éthique qu'elle pose ? Qui n'a jamais eu la tentation ou la crainte de confondre la proie et l'ombre ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit : le soldat ne se contente pas du violon qu'il possède et l'abandonne pour convoiter finalement sans succès ce qu'il croyait être mieux. Bonjour, Dr Faust !

¹ Georges Schürch - *Histoire du soldat*, Éditions Plaisir de Lire 2018, p.53

CATHERINE BICHON

Quelques mots de l'auteure :

Je serais tentée de dire, comme tant d'autres « J'écris depuis que je suis enfant... », car on l'entend si souvent... Et pourtant, comment l'exprimer autrement ? J'ai 62 ans et l'écriture fait profondément partie de moi, depuis que je sais tenir un crayon. J'ai créé des dizaines et des dizaines de romans et de nouvelles. L'amour de la littérature et les grands auteurs, la passion de toute une vie, me font parfois pester, en solitaire, car si je dois mesurer mon talent au leur, il faut bien admettre que je ne suis pas à la hauteur de mes ambitions ! Ce dernier texte que j'ai écrit, cette nouvelle, enfin reconnue, est comme un chant du cygne, car je ne me sens plus le courage de recevoir tous ces refus de la part des éditeurs. Alors merci à Plaisir de Lire pour ce très très très beau cadeau : avoir apprécié mon travail."

HISTOIRE DU FERMIER INSATISFAIT

Il avait neigé toute la nuit, les champs et les buissons disparaissaient sous une houpelande blanche. Du haut de la colline, Paul contemplait le paysage familier, aujourd'hui hostile sous les rigueurs de l'hiver. Il revenait de la ville, ses pieds étaient douloureux, ses doigts gelés et il n'avait pas un sou en poche, mais il lui tardait de revoir sa pauvre mère. Il hésitait pourtant à descendre le chemin qui menait à la vallée et à la ferme familiale. Comment lui annoncer que personne n'avait voulu l'embaucher ? Nombreux étaient les fermiers qui avaient souffert de la grave sécheresse qui sévissait depuis trois étés et avait ruiné les récoltes. On essayait de s'employer à la ville car il devenait impossible de vivre de ces pauvres terres que les riches aristocrates mettaient à leur disposition, contre le prix de leurs récoltes, après déduction d'une partie trop modeste pour vivre. Eux, les Lords, ils avaient des réserves. Et au pire, ils pouvaient acheter ce qu'ils voulaient sur les marchés de Londres. Le comte de Bridgestown, à qui appartenait son lopin de terre, avait déjà prévenu Paul qu'il ne supporterait pas une troisième saison sans revenu, et qu'il songeait à le remplacer. Ses quatre autres fermiers s'en tiraient fort bien, pourquoi pas lui ? Le pauvre Paul n'en savait rien. C'est pourquoi il avait décidé, avant que le couperet final ne tombât, d'aller voir à Londres s'il ne pouvait pas se placer. On disait qu'à la ville, tous les pauvres trouvaient du travail facilement. Ce ne fut pas le cas. Les misérables devenaient trop nombreux... Quel fils était-il ? Quel mari ferait-il ? Il n'était qu'un bon à rien...

Il avait si froid. En descendant, il y avait la vieille auberge au bas de la colline. Il pourrait s'installer près des chevaux pour profiter de leur chaleur. Mais finalement, peut-être ferait-il mieux de mourir de froid, là dans la neige. Tous ses soucis disparaîtraient. Le père de Betty, sa fiancée, était un homme bon. Il accueillerait sa mère dans sa famille. Et Betty pourrait se marier avec un fermier plus méritant, qui saurait assurer son avenir.

Mourir. Il n'y avait plus que ça.

Alors qu'il en était là de ses tristes réflexions, il aperçut un jeune homme qui venait vers lui. Un très beau garçon, vêtu noblement, et notamment d'un manteau de drap épais et garni de fourrure. Il s'avancait vers lui avec un large sourire et Paul pouvait mieux distinguer son visage. Un grand front, des cheveux blond doré, des yeux d'un bleu extraordinaire, des traits parfaitement réguliers.

- Et bien mon ami, lui dit le bel inconnu, que faites-vous dans ce chemin par une journée aussi froide ?

- Et vous, Monsieur ? demanda Paul. Moi je ne suis qu'un pauvre hère, sans le moindre sou pour me réchauffer avec une soupe. Mais vous, vous devriez être auprès d'un bon feu de cheminée, avec du thé bien chaud.

- Oh moi, vous savez, je ne crains ni le chaud ni le froid. Tenez, mon ami, asseyez-vous donc sur cette roche. Discutons. Je vous prête mon manteau pour que vous puissiez vous réchauffer.

L'homme se défit de son vêtement qu'il posa sur les épaules de Paul et s'assit près de lui. Lui restait en chemise, par ce froid glacial, et c'était un peu troublant.

- Que faites-vous dans la vie, l'ami ? demanda-t-il.

- Je suis... j'étais fermier. Mais je suis ruiné et je ne trouve pas d'emploi à la ville.

- Ah. Les temps sont durs en effet, surtout pour certains. Ce n'est pas très juste. Qu'en pensez-vous ?

- Non, ce n'est pas juste. Mais c'est comme ça. Nous devons accomplir la destinée que Dieu nous choisit.

Le jeune homme grimaça :

- Voilà bien qui est encore plus injuste ! Ce Dieu est cruel, pourquoi en privilégie-t-il certains et pas d'autres ? C'est tout à fait immoral.

Paul regarda son interlocuteur avec surprise. Jamais il n'avait entendu pareille chose de toute sa vie. Dire du mal de Dieu... Le beau jeune homme éclata de rire.

- Et que diriez-vous si moi je changeais les règles ? Si je faisais de vous un homme riche ?

Paul haussa les épaules. Le jeune homme le transperça de son regard d'un bleu fascinant.

- Je possède quelques petits talents, continua l'inconnu. Aimeriez-vous être riche et heureux ?

- Qui ne le souhaiterait ?

- Je ne le propose qu'aux désespérés qui acceptent un pacte avec moi.

- Qui êtes-vous donc ? Un magicien ?

- Je suis le Diable.

Paul le regarda, très effrayé. Mais le jeune homme souriait et son visage exprimait la plus grande douceur.

- Vous vous moquez de moi ?

- Pas du tout. Je vous offre la richesse et vous, vous me donnez votre âme.

- Que voulez-vous dire ?

- J'accompagnerai chacun de vos pas. Votre âme sera à moi pour toujours. Et lorsque vous mourrez, elle n'ira pas au paradis, chez l'Autre. Elle ira en enfer.

- Je ne suis pas sûr de vouloir aller en enfer.

- Vous savez... ce qu'on en dit est très exagéré. Au paradis, c'est très calme : tout n'est qu'harmonie, gentille musique, couronnes de fleurs, danses légères... je crois qu'on s'y ennue un peu. Chez moi, on s'amuse beaucoup plus. Imaginez un peu : en enfer, les sept péchés capitaux ne sont plus interdits, vous pouvez faire absolument tout ce que vous voulez ! Vous pouvez être gourmand, aimer les jolies filles, vous mettre en colère contre votre voisin, paresser au bord de l'eau sous le soleil...

Paul dut reconnaître que cette description était tentante. Et puis l'injustice de son sort commençait à lui peser grandement. Après avoir tant travaillé, ne pouvait-il enfin accéder au bonheur ? Pourquoi seuls les gens bien nés pouvaient-ils vivre dans l'opulence et ne faire que des choses agréables ? Cela n'avait aucun rapport avec vos efforts : les courageux pouvaient être pauvres et les paresseux immensément riches. Dieu était responsable de cet état de choses. Le Diable semblait plus conscient des réalités du monde...

- Je suis d'accord, dit Paul. Au point où j'en suis...

- Bravo, signez ce papier ! répondit le jeune homme en tirant de sa poche une feuille, une plume et un encrier. Puis il ajouta :

- Et voici mon livre magique. Suivez scrupuleusement toutes ses indications et vous serez le plus heureux des hommes pendant de très nombreuses années.

Cette étonnante rencontre dura environ une heure. Puis le jeune homme sembla s'évanouir dans les airs, tandis que son rire égrenait encore quelques notes joyeuses. Paul restait là, tremblant, les pieds nus dans ses chaussures trouées. Il lut la première ligne du livre, qui lui proposait de fouiller dans ses poches, ce qu'il fit. Et il y trouva des poignées de pièces d'or... Il n'en croyait pas ses yeux. Il allait de ce pas se rendre à l'auberge pour faire un festin. Puis il ferait bâtir une maison pour sa mère et sa fiancée, Betty. Le Diable était un saint homme. Si vous me permettez l'expression.

Paul entra tout guilleret dans l'auberge mais ne reconnut pas son vieil ami Larry. Celui qui le remplaçait lui annonça qu'il était mort depuis deux ans, ainsi que son épouse, dans une épidémie de grippe.

- Mort il y a deux ans ? Mais vous plaisantez ! Je l'ai croisé il y a un mois juste avant de partir pour Londres.

- C'est comme je vous le dis, Monsieur.

Interloqué, Paul s'attabla néanmoins et prit un solide repas. Puis il négocia l'achat d'un cheval et d'un manteau avec un marchand.

Paul se rendit alors à la ferme, sa mère n'était pas là. Une épaisse couche de poussière recouvrait les quelques meubles, le toit percé laissait la neige tomber au sol.

Il se rendit vers la maison des parents de Betty, qui s'en sortaient beaucoup mieux que lui ; leur terre était de meilleure qualité et la rivière passait tout près de la maison, ce qui était vraiment une chance.

Lorsqu'il frappa à la porte, Paul ne s'attendait pas à être accueilli directement par son futur beau-père. Qui fronça les sourcils en le voyant.

- Te voilà, toi ! Et où étais-tu donc passé ?

- Eh bien j'étais à Londres, ainsi que je vous l'avais expliqué, pour trouver du travail.

- Et il t'a fallu tout ce temps avant de te manifester ? Nous te croyions mort... Trois ans ! Tu es parti trois ans ! Est-ce que tu te rends compte du chagrin que tu as causé à ma fille ?

Paul ne comprenait pas. Le temps qu'il avait passé avec le Diable était-il différent de celui des hommes ? Trois ans ?

- Est-ce que ma mère est là ? demanda Paul.

- Seigneur Dieu ! Tu n'es pas au courant... Voilà ce que c'est de ne donner ni nouvelles ni adresse... Ta pauvre mère est morte de la grippe, comme les aubergistes, et comme beaucoup de monde par ici.

- Et... Betty ?

- Betty. Eh bien Betty, vois-tu, en a eu assez de t'attendre, de guetter des lettres qui ne venaient pas. Elle a beaucoup pleuré puis elle a épousé le gars Fitzroy. Ce qui me ravit, car j'ai été bien déçu par toi, mon garçon...

Paul devint blanc... et sentit la colère monter en lui, autant que le chagrin. Voilà comment était récompensée sa confiance dans le

Diable ? Il lui avait promis le bonheur et il apprenait que sa mère était morte et sa fiancée mariée à un autre.

Il s'éloigna. Inutile de pleurer. Ce n'était qu'une petite gardienne de vaches. Avec la fortune qu'il aurait bientôt, il serait digne d'une princesse.

Il monta sur son cheval et reprit la route vers Londres. Il consulta son livre magique qui lui dit « Rends-toi chez Farmer & Cie, Butterfly Street, près de la cathédrale Saint-Paul ». C'était une petite boutique très modeste, avec toutes sortes d'objets hétéroclites et Paul se demandait bien ce qu'il allait trouver là-dedans. Mais le propriétaire, et unique vendeur, semblait le connaître :

- Mon cher Paul ! J'attendais votre venue ! Par ici, cher jeune homme. Nous allons fermer la porte pour être tranquilles et je vous expliquerai tout.

Il tourna son écriteau « Fermé » afin que nul ne soit tenté d'entrer, puis il tira les rideaux et l'entraîna dans une pièce, à l'arrière.

- Asseyez-vous, Paul. Hum... devrais-je dire Monsieur le Comte ? Car vous êtes comte, maintenant, oui, oui !

Le vieil homme avait des yeux pétillants et se frottait les mains de contentement.

- Voilà, j'ai préparé tous les documents ; si par hasard un jour quelqu'un doutait de votre titre, vous avez là la description de toutes vos terres et l'aval de Sa Majesté. Voici l'adresse de votre banquier. J'ai fait ouvrir un compte à votre nom. Vous y disposez de dix millions de livres.

Paul écarquilla les yeux et manqua de s'étouffer avec le thé que son hôte lui avait servi.

- Oui, je sais, ça surprend ! dit le vieil homme en riant. Notre Maître ne fait pas les choses à moitié ! Dites-moi... qu'allez-vous faire de tout ça ?

- Eh bien... je vais m'acheter une maison...

- Oh, avec votre fortune, vous pouvez même en acheter plusieurs. Je vous suggère un hôtel particulier à Londres et puis une ou deux résidences d'été à la campagne. Il vous faudra aussi plusieurs équipages et des domestiques, bien sûr.

Paul se mit à vivre royalement et se mit à aimer beaucoup sa nouvelle existence. Son titre lui ouvrait toutes les portes ; bien que personne jusqu'à présent n'eut jamais entendu parler d'un quelconque comte de Lavenham, tous s'enorgueillissaient de le compter parmi leurs amis car il se montrait fort généreux. Les femmes papillonnaient autour de lui, avec leurs grandes jupes de soie, rêvant de devenir comtesse, et collectionnaient avec passion les bijoux qu'il leur offrait. Sa demeure était l'une des plus belles de la capitale, sa réputation grandissait et il organisa même un bal où le prince de Galles et son épouse, ainsi que quelques amis à eux, l'honorèrent de leur présence.

Mais Paul commençait à s'ennuyer. Il pensait souvent à Betty et même si son amour pour elle s'était éteint, il se souvenait avec précision des sentiments qu'il éprouvait alors, bonheur, désir, des projets par milliers. Aujourd'hui, les femmes qui gravitaient autour de lui n'avaient qu'un seul but : devenir comtesse et posséder de nouveaux chapeaux. Mais il ne tombait pas amoureux et il voulait retrouver cette merveilleuse sensation qu'il avait connue auprès de Betty.

Il avait acheté tout ce qu'il était possible d'acheter. Il voyageait souvent et loin. Il avait une collection d'armes à feu splendide, une bibliothèque si riche en ouvrages rares que le prince de Galles se déclara envieux, et des œuvres des plus grands peintres du temps.

Mais il se sentait vide, vide. Où était le bonheur promis par le diable ?

La moindre de ses envies était anticipée par son personnel. Il pouvait séduire n'importe quelle femme. Il pouvait prendre n'importe quel bateau... C'était lassant. Rien ne le satisfaisait vraiment. Il se couchait avec un grand sentiment de frustration dans le cœur. Son père, lui, travaillait et s'endormait le soir fatigué mais heureux de la tâche accomplie. Et puis son grand-père avant lui. Et son arrière-grand-père. Il se prit à regretter son métier d'autrefois. Avec tous les

ouvrages qu'il avait pu lire sur le sujet, il s'en faisait aujourd'hui une autre idée et ne manquait d'ailleurs pas d'aller sur ses terres, pour discuter avec ses fermiers, et introduire les nouvelles méthodes que la technique moderne proposait désormais. Il les trouvait bien plus chanceux que lui, ils avaient un travail gratifiant (il veillait à bien les payer et assurait tous leurs besoins de santé), une famille aimante, et ils se réjouissaient le dimanche, après la messe, dans les foires, les fêtes ou les bals de campagne. Des joies simples pour des âmes simples. Mais il n'avait plus d'âme...

- Je voudrais être l'un de mes fermiers, soupira-t-il.

Alors le diable apparut, l'air très fâché.

- C'est bien la première fois qu'on me fait pareil affront, dit-il. Je vous ai tout donné et vous vous ennuyez ?

- Je vous ai vendu mon âme... et je crois qu'elle me manque. Rendez-la-moi !

- Comment ça ? Vous êtes prêt à perdre toutes vos richesses ?

- Oui. J'irai acheter une terre et je bâtirai ma ferme de mes mains...

- Et avec quoi ? l'interrompit le diable avec un sourire ironique. Vous n'aurez plus d'argent pour vous acheter quoi que ce soit...

Paul hésita puis répliqua :

- Eh bien envoyez-moi en enfer, je ne veux plus de cette vie...

- Vous êtes étrange, mon jeune ami, très étrange...

- Allez ! Cassez la routine : rendez une âme à son propriétaire.

- Non, pas question.

- Allons ! Jouons-la aux cartes !

- Aux cartes ? Mais je ne sais pas jouer aux cartes !

- Mais si bien sûr ! Le Diable sait tout, le Diable connaît tout. Prenons une bonne bouteille et jouons, sans façons ! Si je gagne, vous me

rendez mon âme, cinquante guinées pour redémarrer, et on n'en parle plus.

Alors ils jouèrent et le Diable apprécia fort le whisky, qu'il n'avait encore jamais goûté. Il en but trop. Il était fort éméché, car, sachez-le, le diable aussi a ses petites faiblesses.

Enivré, il perdit... Mais il déclara qu'il ne pouvait débloquent une âme comme ça, qu'il fallait patienter quelques jours.

- Alors... concéda Paul, accordez-moi un petit cadeau en compensation.

- Hum... je vous donne le pouvoir de guérir. Mon vieil Ennemi se plaît à envoyer des maladies... pour récupérer des âmes dévouées à son culte. Contrecarrons un peu ses projets.

- Tiens, pourquoi pas ? Ça peut être amusant.

- Je reviendrai dans deux semaines vous rendre votre âme et vous apporter vos cinquante guinées. Mais n'oubliez pas que d'ici là vous m'êtes attaché ; vous ne devez sous aucun prétexte quitter le royaume sans ma permission. Je déteste, quand je travaille dans une région, devoir courir après mes possessions au bout du monde.

Paul promit. Il quitta Londres sans regret et partit dans sa résidence de campagne, afin de se réhabituer à la vie rurale et songer à ses projets.

Mais son don de guérison, qu'il avait testé sur ses domestiques, fut bientôt connu de toute la région et les malades affluaient. C'est ainsi qu'il fut appelé par son ancien propriétaire, le comte de Bridgetstown, dont la fille unique, Amy, était, selon les médecins, aux portes de la mort, sans qu'on sût exactement de quoi elle souffrait. Paul se rendit immédiatement à son chevet et découvrit la plus angélique jeune fille qu'il eût jamais vue. Son cœur se gonfla d'un amour passionné. Amy retrouva dès le lendemain matin sa santé et Paul fut fêté au château durant toute une semaine, pendant laquelle il apprit à mieux connaître l'adorable Amy et comprit qu'elle partageait ses sentiments. Il dut pourtant lui expliquer qu'il était ruiné et que dans

quelques jours, il ne posséderait plus rien. Mais Amy s'en moquait, elle était prête à l'épouser, même si son père s'y opposait. Elle rêvait d'une existence simple et banale, loin des mondanités et des jalousies effrénées. Le comte refusa. Il avait été séduit par l'apparence de ce jeune homme, ses vêtements très élégants, son magnifique cheval... et sa réputation de « comte guérisseur ». Mais un comte ruiné, c'était une autre affaire, vous pensez bien.

Les deux amoureux décidèrent de partir s'installer en Italie, au soleil, là où les fruits et les légumes poussaient à profusion. Ils auraient une petite ferme et vivraient heureux jusqu'à la fin de leurs jours avec leurs nombreux enfants.

Le jour de leur départ, le Diable apparut à Paul, les mains sur les hanches, le visage déformé par la rage :

- Vous avez déjà oublié votre promesse ? Vous vous apprêtez à fuir le pays ? Vous allez rejoindre l'enfer, mon cher, et tout de suite !

- Non, non ! C'est un simple petit oubli. Vous devez me pardonner.

- Pardonner ne fait pas partie de mon vocabulaire. Vous allez connaître les tourments de l'enfer plus tôt que prévu pour m'avoir désobéi.

- Mais... l'enfer... ne m'aviez-vous pas dit que c'était un endroit amusant ?

Le diable ricana.

- Ne sais-tu donc pas que je suis le plus grand des menteurs ! L'enfer est un lieu où l'on pleure tout le temps les êtres aimés et perdus... On erre partout entre les deux mondes pour les retrouver... mais personne ne vous voit. L'enfer, c'est le pays des fantômes, désespérés, pitoyables, sanglotant pour l'éternité.

Paul disparut, se transformant immédiatement en spectre, et se retrouva dans sa belle maison de Londres où les nouveaux acheteurs commencèrent bientôt à se demander d'où venaient ces gémissements...

Le Diable était enchanté. Une âme de plus. Une de moins pour l'Autre ! Les hommes étaient si bêtes, si idiots, si méchants, qu'il triompherait bientôt de son Ennemi de toujours, qui avait été persuadé que sa créature aurait toutes les perfections. Il était loin du compte, et lui, le Diable, il allait gagner la partie.

- Une de plus, une de plus ! chantait-il. Tu seras bientôt vaincu, tu devras me donner la totalité de l'Univers.

Ce à quoi l'Autre répondit :

- Match nul, pauvre imbécile. J'ai moi aussi gagné une âme dans cette histoire.

- Mais laquelle ? demanda le diable.

- Celle de la douce et pure Amy. Elle est morte de chagrin ce matin.

FABRICE BOUMAHDI

Fabrice Boumahdi est un auteur français né à Rennes en 1977. Après des études d'histoire menées à la faculté de Villejean, haut-lieu de la fête et du savoir, il passe et réussit son concours de professeur de Lettres-Histoire.

Jeune enseignant, il se retrouve parachuté à Paris au début des années 2000. Une ville dont la richesse culturelle continue à le captiver aujourd'hui.

Voyageur impétrant, il savoure une histoire particulière avec le Maroc et les Indes merveilleuses, avant de franchir l'océan atlantique pour vivre dix-huit mois à San Miguel de Tucuman, en Argentine. Dans cette région montagneuse, entre le pays du tango, la Bolivie et le Chili, il enseigne la langue de Voltaire, goûte aux asados légendaires, s'initie au commerce et observe d'un œil aiguisé la société du nord-ouest argentin.

Amoureux des mots, des auteurs et des intrigues, il participe régulièrement à des concours de nouvelles, écrit sur des sites internet et a publié deux essais, sur Jules Verne et Hergé, chez Honoré Champion. Vous pouvez lire sur *Thebookedition* ses recueils de nouvelles *Bonnes nouvelles*, *La belle américaine* et *Cherchez la femme*, son roman noir sur le 93 *Les nuits de Saint-Denis*, et suivre sa page sur *Shortedition* <https://short-edition.com/fr/auteur/ciruja>.

LE RESCAPÉ

L'offensive commença prématurément le 30 janvier 1968, un jour avant la nouvelle année lunaire, le *Têt*. Le 31 janvier, 80 000 soldats communistes attaquèrent plus de 100 villes à travers le pays dans la plus grande opération militaire conduite à ce point de la guerre.

Les attaques prirent les Américains et les Sud-Vietnamiens par surprise, mais furent contenues et repoussées et le FNL se vit infliger d'énormes pertes. La première phase de l'offensive atteignit en partie ses objectifs même si elle ne parvint pas à obtenir le soulèvement général espéré. Par contre, elle choqua l'opinion américaine, tenue dans la croyance que les Nord-Vietnamiens étaient incapables d'un tel assaut, et affecta profondément l'administration de Lyndon Johnson dont de nombreuses personnalités se positionnèrent contre cette guerre, ce qui en altéra le cours d'une manière décisive.

Steve Johnson était au « Nam » depuis à peine deux mois. Fils de la paysannerie du Dakota, il n'avait pas pu entrer à l'université et avait été obligé de s'engager dans cette guerre à mort contre le communisme.

Lors de l'offensive, il perdit deux compagnons d'infortune, un Noir de l'Alabama et un Latino de San Francisco, le creuset américain en quelque sorte. Au rayon offensif, il tua avec son pistolet mitrailleur Thompson une demi-douzaine de Viets, se croyant sincèrement revenu dans l'ouest sauvage et pendant un court instant, il fut une bête de guerre, un monstre de haine, un jouisseur de la mort ! Cette arme à l'ancienne, qui avait un chargeur de trente balles, une portée de cinquante mètres, une capacité de 700 tirs/ minute et un poids de quatre kilos était parfaite pour le combat de près, du genre de cette embuscade de merde par exemple !!!

Mais ce moment ne dura que quelques heures. Lui succéda un immense abattement qui dura dix longs mois. Aucune fille de Saïgon, aucune drogue de Bangkok ne parvinrent à le déridier et à lui faire reprendre goût à la vie.

« Mec !! Tu découvres l'Asie, la guerre, la mort, la vie, la liberté, le sexe, tu es un dieu de la mort et tu n'arrives pas à bander !!! » lui dit-on pour lui remonter le moral mais il ne croyait plus à sa mission et après qu'il avait flingué une famille de paysans dans la baie de Da Nang, on lui signifia son congé et une bourse offerte par le gouvernement pour étudier là où il le désirait.

Dans l'hélicoptère qui le ramenait à sa base, il ne pensait à rien. Il était vide.

Dans le B52 qui le transportait vers le pays natal, il gratta quelques chansonnettes qui frappèrent son maigre public par leur pertinence et leur force. Parmi l'assistance, un type restait scotché avec son joint à la bouche, il se nommait David Lutzberg, New-Yorkais pur jus, égaré dans cette guerre par vice et qui en connaissait un rayon sur la musique et le show-biz. À l'atterrissage, il lui laissa ses coordonnées et son adresse à Manhattan et lui demanda où il comptait s'inscrire à la faculté.

- A Columbia.
- Et tes parents, ta famille ?
- J'ai besoin de temps pour me remettre, mec, nous avons été des bébés tueurs, des putains d'assassins.
- Nous avons grandi, appris à connaître le monde, à l'aimer, à le haïr aussi, nous sommes plus grands désormais, comme la génération perdue des Hemingway et Francis Scott Fitzgerald. Et avec ton talent, nous allons surprendre New York, lui promit-il en le saluant.

Le temps était plus lent dans la Grosse Pomme.

Steve s'inscrit à la faculté de Columbia, évita les tentations de la jeunesse étudiante, se remit à niveau, lut un max, et continua à composer pour lui. Homme de la campagne, véritable folk-man, il méprisait les poseurs du campus, les faux rebelles à l'accent new-yorkais.

Après quelques mois, il se décida à appeler le fameux David Lutzberg. Ce dernier n'avait pas menti, il était bien dans la musique, et aussi dans le petit monde du théâtre underground. Régnant comme un dieu de Manhattan, il en mit plein la vue au petit plouc du Dakota avec ses conquêtes féminines, son carnet d'adresses, ses restaurants et ses clubs à la mode. La tactique marcha sans peine chez un gamin qui bouffait littéralement la mythologie new-yorkaise et qui ne voulait pas retourner chez lui dans l'ouest.

- Tu as des chansons ? demanda Lutzberg qui restait lucide malgré la cocaïne et le champagne qu'il s'injectait quotidiennement.
- Bien sûr, j'ai même plus qu'un album.
- Mazette !! Tu as fait une piste ?
- Non, je n'ai pas les moyens, et puis, je ne sais pas à qui m'adresser.
- Tu ne sais pas à qui, David lui fit son plus grand sourire, et tu as oublié les amis ! Je connais tout le monde ici, tu veux un cigare ?
- Un cubain ?
- Je ne fume que le meilleur, communisme ou pas, déclara-t-il en éclatant de rire. Et ta famille ?
- Je leur ai écrit.
- C'est vrai que New York est une ville trépidante, il prit son temps, mesurant son effet, pour ton album, passe me voir dans une semaine entre la 42^{eme} rue et Broadway.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Il se rendit dans ce studio qui avait connu quelques peintures du milieu comme Mike Bernardt, Don Michael, Phil Robertson, John Spencer, Bob Watson et autre Connor Williams.

Steve joua pendant deux heures, sans pause. Il n'y avait rien à jeter, ce type était technique, avait une belle voix bien grave, un véritable vécu dans ses notes, un univers qui sentait le vrai, le dur.

Mais il avait cette gueule de paysan qui n'allait pas avec sa musique.

David réfléchit un long moment, il se regarda dans la glace et eut une idée.

- Ecoute, Steve, j'ai quelque chose en tête.
- Je suis tout ouïe.

Il prit une belle octave et commença à chanter les textes de Steve Johnson.

- Tu ne voudrais pas m'apprendre à jouer de la guitare ?
- Pourquoi ?
- Que penses-tu de ma voix ?
- Pas mal du tout, tu veux que nous jouions ensemble ?
- J'ai mieux. Tu m'apprends à gratter, je chante tes textes et tu seras riche. Tu sais combien touche l'auteur d'une chanson qui marche ?
- Non, mais je ne peux pas les chanter moi-même ?
- Tu n'as pas la gueule de l'emploi, tu es trop blond pour la noirceur de ton propos. Nous avons le même vécu et j'ai des ténèbres qui n'appartiennent qu'aux créatures de Manhattan, fantômes de la nuit, esprits acides et aristocratiquement dépressifs.
- Et le contraste ?
- Oublie-le avec le public américain ! Je te laisse réfléchir, mais tu n'auras pas affaire à un ingrat.

Dans la solitude de son studio pourri de Greenwich Village, entouré par des hippies et des trafiquants de drogue retors, il pesa le pour et le contre puis, vaincu par sa pauvreté et l'absence de confort, il céda à Lutzberg ses textes qui firent un véritable carton.

Dorénavant plus riche, il laissa sa guitare dans son appartement, acheta un billet Greyhound pour le Dakota, pour voir la famille et les vieux amis restés au pays.

Là-bas, personne ne le reconnut, ni son père, ni sa mère, ni son ancienne fiancée qui venait de rompre. Il toucha ses premières royalties et s'acheta une Cadillac qui brillait de mille feux mais elle ne retenait pas l'attention de ces descendants de colons venus du nord de l'Europe pour fertiliser cette terre de l'ouest américain.

- Trois ans parti et je suis oublié, se dit-il.
- Tu es resté trois ans au Vietnam ? lui demanda-t-on.
- Non, je vis à New York depuis deux ans. Le « Nam » ne m'a eu qu'une seule année.
- Babylone, l'ancre de l'enfer, dit l'illuminé du village qui avait vu le Christ dans sa grange et qui inondait de ses paroles apocalyptiques tout le comté de West Fargo.

Déçu, amer, Steve revendit à un riche fermier des environs sa Cad et rentra chez lui, à New York.

David allait de succès en succès et l'invita au festival de l'île de Wight avec les plus grandes stars de l'époque : Jimi Hendrix, Bob Dylan, Joan Baez, the Who, the Doors Miles Davis, Leonard Cohen, Jethro Tull, David Bowie, Ten Years After, the Moody Blues, Kris Kristofferson, Procol Harum.

La légende péta à la gueule de Steve Johnson qui assista avec une belle pointe d'acidité au concert de Lutzberg et de son groupe.

- Je veux jouer mes chansons, je pense que j'ai le coffre pour ça.
- On va la jouer au poker, si tu gagnes, je te redonne ta guitare et tu fais tout pour devenir rock-star, si je gagne, tu disparais de ma vue, alors ?
- Tope là !!

Gagnera-t-il ? Perdra-t-il ?

Face au rusé new yorkais, expert en « manhattaneries », grand joueur de poker devant l'éternel, tireur de cartes diabolique, qui vous

en mettait une grosse avec un sept et un deux dépareillés. Non ! Non !! Trois fois non !!!

Steve perdit et prononça un adieu larmoyant à sa guitare de toujours.

Il ne voulut pas regarder dans les yeux son vainqueur qui paradait avec sa cour. Il resta malgré tout sur cette île de toutes les perditions qui dévoila sous ses yeux éberlués un sabbat de tous les diables, avec musique, amour, marijuana et alcool sous le timide soleil anglais.

Après une semaine d'orgie, Steve retrouva sa guitare dans une poubelle, il la prit sous son aile, gratta quelques airs puis partit chez lui pour composer comme un damné.

Il lâcha son appartement de Greenwich Village, reprit le chemin de la maison. Il avait mis de côté ses anciennes chansons qui ne lui appartenaient plus. Son cœur qui s'ouvrant devant l'ouest enivrant, il créa un autre univers, loin de toute pose commerciale.

Il se loua une bicoque, à un kilomètre de la maison natale. Une vieille Chevrolet l'aidait à maintenir un lien avec la civilisation.

De rendez-vous en rendez-vous, Maddy le reconnut et accepta une bière sous le porche en bois.

Il y eut d'autres bières. Des barbecues. Des promenades le long des majestueuses plaines de blé. Des parties de chasse et de la musique. Beaucoup de musique.

Un baiser fut suivi par d'autres.

Devenu un autre homme, Steve alla taper la gratte dans des coins oubliés du show-biz : le nord et le sud Dakota, le Montana, le Nebraska, l'Iowa, l'Idaho. Il était le baladin de l'ouest, le représentant d'une tradition pervertie par les grands centres urbains mercantiles.

A charge pour lui de ne pas céder aux sirènes de LA, Frisco, New York et Chicago. Les maudites Babylone des temps modernes.

Il tint bon. Eut deux enfants. Une vie saine. Son amour était resplendissant. Rien ne pouvait l'atteindre.

Mais sa réputation le précéda. Il était trop brillant pour se contenter d'une petite existence peinarde, à l'ombre de la ruralité américaine.

Une radio de Frisco l'appela. Il répondit finalement au dixième appel. Sa femme était inquiète, elle ne voulait pas de cette nouvelle aventure.

- Ce n'est pas Hollywood ou New York, c'est tout de même la capitale de la contre-culture, des nouvelles marges.
- Justement, c'est une capitale, comme Babylone.
- Elle est différente, et puis, je me rends seulement au Castro, je joue quelques morceaux et je rentre à la maison.
- Je viens avec toi, elle montra son ventre rond qui abritait leur troisième enfant.

Frisco était bel et bien la ville de toutes les marges. Tout le monde y avait sa place. Tous les enfants perdus de la sainte Amérique convergeaient vers cette métropole, ce n'était pas la ruée vers l'or mais la quête d'un autre métal, plus alchimique et symbolique. Un nouveau pays s'y créait.

Maddy était moins enthousiaste que son compagnon. Elle ne croyait pas, en femme sincère de la campagne, à toute cette poudre aux yeux.

Le type qui voulait enregistrer avec Steve était un chevelu convaincu par le rôle révolutionnaire de l'homosexualité. Ancien ingénieur du son à Chicago, capitale du blues, ancien du Vietnam aussi, il était un professionnel aguerri pour qui un sou était un sou. Il fit son office de manière impeccable.

A présent introduit dans l'underground de Frisco, il se promena dans les rues légendaires de la ville, on le reconnaissait et le temps s'évola. Ils ne revinrent jamais au Dakota. Les enfants partirent pour les rejoindre en Californie et le troisième naquit dans un hôpital du quartier irlandais.

Les disques se vendirent comme des petits pains. La Vox populi et mercanti évoqua le parcours d'un ancien du Vietnam qui avait trouvé une rédemption dans la chanson et un style de vie hétérodoxe. Un bien beau conte de fée. Une histoire made in USA.

Heureux père d'un charmant bambin, Steve déambulait dans les vieilles rues du Castro. Un ouvrier aux cheveux ras, glabre, bien habillé, athlétique, dépareillant dans le quartier, s'approcha de lui. Notre chanteur folk ne vit pas la lame, elle le perfora au niveau du cœur et avant de quitter ce monde déconcertant, il eut le temps d'entendre cette sentence cruelle à l'accent coupant de Manhattan : « Tu avais fait la promesse de ne plus jamais revenir. Tu ne fais que payer le prix de tes inconséquences. »

CÉLINE MAAZ

Céline Maaz vit à Marrakech. Passionnée par les arts, la littérature et les voyages, elle est sensible au bruissement du monde, à sa beauté et sa diversité comme à ses laideurs et ses injustices. Elle s'adonne à l'écriture et compose des textes pour les petits comme pour les plus grands.

En 2019, sa nouvelle *Rhinocéros et tête de chien* est parue dans le recueil *Coup de théâtre au Touquet* aux éditions Arthémuse. Fin 2020 paraîtra son album jeunesse interactif avec de la réalité augmentée aux éditions Laplikili.

DONNE-MOI LA FLÛTE

« *Tout est déterminé par des forces sur lesquelles nous n'exerçons aucun contrôle. Cela vaut pour l'insecte autant que pour l'étoile. Les êtres humains, les légumes, la poussière cosmique – nous dansons tous au son d'une musique mystérieuse, jouée à distance par un flûtiste invisible* »

*Albert Einstein*²

Une guerre meurtrière a rongé le pays du jeune Chadi. Le soldat s'est battu vaillamment. Exténué de ses longs mois de combat, il doit rejoindre sa ville natale où sa famille et sa fiancée résident, à plusieurs kilomètres de là. Une besace sur le dos, le jeune homme chemine à pied. Près d'un talus, le soldat veut se reposer à l'ombre d'un olivier centenaire. Les excroissances des racines noueuses dépassent du sol et forment comme un creux à l'intérieur duquel se lover. Il se coule dans ce refuge providentiel.

Le chant d'un oiseau soudain s'élève. Les trilles légers réveillent en lui la réminiscence de la chanson de Fairouz. La poésie de la chanson l'a toujours ému. Il se repasse en mémoire les paroles du refrain, qu'il se met à chanter :

*Donne-moi la flûte et chante
Car le chant est le secret de l'existence
Et le sanglot de la flûte survivra
Quand aura péri l'existence*³

Il sort alors de son sac son instrument à vent. Il caresse le roseau de la flûte arabe et s'apprête à communiquer son souffle au *ney*.

Apparaît alors, sorti de nulle part, un vieil homme boiteux arborant une grande barbe. Il est splendidement vêtu, ce qui tranche avec la

² Citation mise en exergue par Philippe Labro, *Le flûtiste invisible*, 2013.

³ Chanson de la chanteuse libanaise Fairouz "Atini Alnay Wa Ghanny" - أعطني الناي و غن - dont le titre se traduit par "Donne-moi la flûte et chante". Les paroles sont un poème de Khalil Gibran.

désolation qui règne dans le pays. Le vieillard s'assoit près de Chadi et le complimente :

- Vous avez bien de la chance, jeune homme, de posséder une flûte.
- Monsieur, vous êtes le premier à estimer mon sort enviable. Après six mois loin de ma famille et à la guerre, je ne suis pas à jalouser. J'ai vu des horreurs et j'ai besoin de repos, loin de ce chaos.
- Pourriez-vous me céder votre instrument ? propose l'inconnu poliment.
- C'est tout ce que je possède avec les vêtements que j'ai sur le dos. Il n'y a aucune raison que je vous en fasse cadeau.
- Qui a parlé de cadeau ? le rassure le boiteux d'une voix enjôleuse. Je vous en donnerai le prix, et croyez-moi, vous n'aurez pas à pâtir de l'échange. Voici un livre qui vous délivrera à jamais du besoin. Ce qu'il contient vaut mieux que toutes les flûtes du monde.
- Vous plaisantez, j'espère ! Croyez-vous qu'un soldat ait besoin de lecture? D'où sortez-vous Monsieur? Notre terre est entachée de sang depuis si longtemps. Mon cœur aussi saignerait, si je ne prenais pas soin de l'enlever mentalement pendant les affrontements, et de le replacer dans ma poitrine quand je suis hors du champ de bataille. Seule la musique peut mettre du baume sur mon cœur que j'ai essayé de ne pas briser malgré toutes ces horreurs.
- Jeune homme, il n'est pas question de littérature. Mon marché est à votre avantage. Prenez mon ouvrage.

Chadi obtempère à l'injonction du singulier vieillard. Le ton de sa voix, à la fois mielleux et autoritaire, ne souffre pas qu'on lui résiste. Le soldat feuillette le livre, mais à son grand étonnement, les pages sont vierges.

- C'est un marché de dupes ! Ma flûte a un prix.

- Ce livre n'a pas de prix. Si tu désires savoir comment gagner de l'argent, les cours de la monnaie s'afficheront et tu pourras spéculer sur leurs variations.

Effectivement, le jeune homme voit apparaître ce qu'il prend d'abord pour des signes cabalistiques, mais qui, si on les regarde bien, se révèlent être des chiffres. Pris de vertige devant la perspective de gagner autant d'argent qu'il le désire, il cède son instrument au vieillard, sans envisager le pire.

Le barbu pose ses lèvres sur l'embouchure et souffle, sans arriver à tirer le moindre son du roseau. Il en devient furieux.

- Jeune homme, vous devez m'apprendre à en jouer. Venez chez moi, vous m'expliquerez.
- Je n'ai que dix jours de repos. Je ne peux pas me permettre de faire un détour.
- J'ai une voiture. Je vous invite à manger et je vous déposerai chez vous au retour.

L'offre tentante du boiteux persuade le soldat, las et affamé.

Le vieillard disait vrai : le déjeuner est royal et la maison confortable. Chadi se prélassait. Trois jours s'écoulaient comme sur du velours. Il est temps pour le soldat en permission de rentrer chez lui. L'aimable inconnu propose de le conduire. Il mène bon train et la voiture roule si vite qu'elle s'envole au-dessus des nuages. Chadi se sent enfin descendre vers la terre à vive allure. Quand le véhicule s'arrête, c'est pour laisser le permissionnaire à l'entrée de son village.

Tante Karima s'affaire dans son verger. Il la salue et lui demande, comme autrefois, de lui offrir une figue fraîchement cueillie de son arbre.

La femme ne semble pas le voir et continue sa besogne au pied du figuier sans daigner lui répondre.

Ensuite Chadi aperçoit le boulanger en train d'enfourner sa pelle remplie de galettes de pain.

- Abou Samra, comment ça va ?

Le boulanger ne le reconnaît pas et ne répond pas au soldat.

Chadi frappe à la porte de la maison de sa mère et s'exclame « Maman ». Effrayée, la vieille dame pousse un cri et lui ferme la porte au nez. Quant à sa fiancée, il la croise peu après dans la rue avec deux bébés dans la poussette. Indifférente, à son grand désespoir, elle passe sans lui jeter un regard.

Chadi réalise alors que les trois jours passés chez l'inconnu se sont révélés être trois longues années, suffisamment longues pour qu'un soldat ait été happé dans le tourbillon de la guerre et soit porté disparu.

La mort l'a enseveli à tout jamais dans le cœur de ses proches, et le condamne à n'être qu'un souvenir amer.

Le couplet de la chanson triste de Fairouz monte aux lèvres du soldat et il le chante, faute de pouvoir transformer son souffle en mélodie grâce à son roseau :

Mon pays est devenu un exil

Les rues sont recouvertes d'épines et d'herbes sauvages

Envoie-moi cette nuit, quelqu'un qui veille sur moi⁴

Le naïf se lamente :

- Ma flûte avait un prix. Ce vieillard m'a tout pris. Pourtant depuis que je suis tout petit, on m'avait dit de me méfier des inconnus. Ma flûte de roseau, le souffle de ma vie, il m'a tout pris. Ma flûte avait un prix pourtant !

Subitement, le vieux boiteux apparaît non loin du minaret du village et le regarde d'un œil moqueur.

Quand Chadi l'aperçoit, il se jette sur l'homme à la barbe blanche avec un bâton :

⁴ Chanson de la chanteuse libanaise Fairouz, « Ne me délaisse pas » (Ne me néglige pas) La tehmelny La Tensany - لا تهملني لا تنساني

- Maudit vieillard, tu m'as tout pris !

L'imposant boiteux le toise froidement :

- Ta flûte avait un prix, certes. Et le livre que tu as obtenu ? T'en souviens-tu ?

Le jeune homme regarde dans son havresac. Il retrouve le livre.

Le vieillard le morigène :

- Tu vois bien ce qui te reste à faire. Adieu la vie militaire. Ôte vite ton uniforme et ta casquette, et prends la poudre d'escampette. Revenu à la vie civile avec un chapeau et un veston, tu trouveras une autre position. Mon livre vaut des millions. Étudie bien les chiffres qui s'y trouvent, et tu seras riche, sans condition.

Le malin tire la flûte de sa poche et encourage Chadi à serrer son livre sous son bras :

- Désormais, chacun son bien. Tu as fait ton choix, personne n'échappe à son destin.

Chadi suit les conseils de ce diable de bonhomme et retourne à la vie civile. De soldat, il devient commerçant puis homme d'affaires. Il étudie le livre. Les combinaisons de chiffres annoncent les cours de la monnaie et les opérations financières juteuses à venir : les cours de l'or ou du pétrole qui flambent, l'évolution du prix du coton, les meilleures actions à acheter ou à vendre. Grâce au livre, l'argent rentre à flots. Et avec l'argent, on acquiert le pouvoir sur les autres et leur assujettissement. Sa connaissance de l'avenir le rend maître du temps. Le livre qui sait tout du futur lui offre le pouvoir de commander dans le présent. Son emprise est à la mesure de ce livre inépuisable. Le jeune homme accumule les biens matériels et immatériels. Collectionneur d'art, amateur de femmes et de repas fins, possesseur de pur-sang arabes et de grandes propriétés, il n'a plus rien à désirer. Son appétit insatiable n'est jamais comblé mais quand on a tout, que reste-t-il à désirer?

Un soir de printemps, seul et oisif, le nouveau riche prend le frais. Sur la branche ployée d'un olivier, un ramier prend son envol et la branche reprend docilement sa place. Une brise tiède caresse son visage et lui apporte les rires des enfants jouant en plein air et les voix enjouées de ceux qui sont réunis en famille et entre amis dans leur jardin. La cascade des fleurs de jasmin étoilées près de laquelle il passe exhale un parfum puissant. L'ancien soldat est happé par l'odeur profonde et veloutée qui lui rappelle celle de son ancienne fiancée. Le livre lui a tout apporté, mais il est des choses qui n'ont pas de prix. L'essentiel, ce qui ne s'achète pas, Chadi ne l'a pas.

Le crescendo flûté du rossignol et ses roulades nuancées s'élève alors dans l'air pur de la nuit. Chaque note se détache et tombe comme un reproche. Chadi a envie de pleurer. Il possède tout, mais l'important lui a été soustrait par ce diable de vieillard. Son âme esseulée aurait besoin de s'épancher. Le joueur de flûte a envie d'apposer ses lèvres sur son instrument bien-aimé et de jouer la belle et tendre chanson de Fairouz pour panser ses plaies :

*Donne-moi la flûte et chante
Car le chant est le secret de l'existence
Et le sanglot de la flûte survivra
Quand aura péri l'existence⁵*

Mais le roseau ne peut plus être caressé et pris en bouche. Ce vieillard infernal a tout enlevé à Chadi, jusqu'à la musique, réconfort de son âme.

L'homme d'affaires court jusqu'à son luxueux bureau. Il ouvre son coffre-fort et se saisit de son livre qu'il secoue violemment :

- Maudit livre et maudit vieillard ! Y a-t-il un moyen de retourner dans le temps, d'être comme avant et de ne plus rien avoir?

⁵Chanson de la chanteuse libanaise Fairouz "Donne moi la flûte et chante" - Atini Al nay Wa Ghanny-
أعطني الناي و غن

De rage, Chadi lance son livre vers la porte.

Un vieux marchand ambulante apparaît, le ramasse et le lui tend :

- Tenez, monsieur le puissant. Reprenez votre ouvrage, il était à terre gisant. Je doute que vous puissiez vous en séparer. Cela serait dommage de l'égarer.

Chadi lui rétorque en parlant entre ses dents :

- Merci beaucoup. Que puis-je pour vous?
- Je vais vous présenter des nouveautés. Tenez.

Le marchand fait mine de chercher des marchandises dans un sac. Chadi l'arrête en lui tendant une pièce.

- Mon bon monsieur, j'ai ma dignité, s'offusque le bonimenteur. Je ne fais pas la mendicité. Donnez-vous la peine de jeter un œil à ce que j'ai. Vous n'en aurez pas de regrets

Le beau parleur extirpe au fur et à mesure des colifichets de son sac à malices en les couvant du regard comme les plus précieuses raretés :

- Bagues, diadèmes, dentelles et soieries... Non, ce n'est pas pour vous. Vous n'avez pas d'épouse. Des tableaux... Non, ils ne sont pas beaux ? Ah, j'ai ce qu'il vous faut : une magnifique flûte de roseau.

Le malin brandit d'un air triomphal la flûte de Chadi.

- Combien pour ce *ney* ? s'exclame celui-ci en retenant son souffle, tandis que le marchand recule insensiblement vers la porte.

L'ancien soldat suit de près le bonimenteur qui recule et cache la flûte derrière son dos.

- L'argent n'est pas un problème, on finira bien par trouver un arrangement, annonce le marchand d'un ton conciliant. Je vous ferai un prix d'ami. Essayez l'instrument, en attendant.

Chadi prend le roseau taillé que le diable de vieillard lui tend. Il pose ses lèvres sur l'embouchure mais la flûte reste muette. Aucun souffle ne l'anime. L'ancien soldat se tourne vers la porte, mais le bonimenteur s'est volatilisé. De rage, le pauvre bougre jette de toutes ses forces la flûte par la porte. Il rejoint son bureau, prend le livre du malin et déchire les pages méticuleusement jusqu'à n'avoir devant lui que des petits bouts de papier, qui tourbillonnent et s'envolent comme de la poussière.

Après cela, Chadi disparaît. Il erre sur les routes comme lorsqu'il était soldat, libre, avec seulement ses vêtements sur le dos. Il ne possède plus rien et ne veut plus rien. Le désir s'est éteint en lui. Il est revenu sur la route, mais sans sa besace et sa flûte.

Il reprend un temps le chemin de son village natal, puis comprend la vanité de son projet: il n'est plus soldat et l'ancien Chadi est mort. Il bifurque alors vers une autre province.

Un jour où le marcheur se repose en sirotant un thé à la terrasse d'un café donnant sur la place principale d'un village, il entend sonner le tambour. Tous les habitants se rassemblent comme le jour où l'on avait annoncé la guerre. Mais cette-fois-ci, un autre drame se joue : Amira, la fille du notable de la province, est malade. Elle ne mange plus, ne dort plus et ne parle plus. Son père donnera sa main à l'homme qui la sortira de sa torpeur. Chadi se dit que l'amour est médecin et qu'il pourra bien la guérir, lui, à qui il manque une présence féminine.

Le soldat hardi se présente devant l'imposant palais du notable. A la porte, les gardes le laissent entrer quand il explique qu'il répond à l'appel du gouverneur. Il traverse la cour et se rend dans la somptueuse salle de réception au plafond dentelé de stuc et dont les lourds lustres brillent de mille éclats. Le gouverneur le toise :

- Qui es-tu, toi? Tu n'es pas d'ici. Tant d'hommes sont venus pour ma princesse, avec la prétention de la réveiller de son sommeil sans repos.
- Je suis un ancien soldat, répond Chadi sans se démonter, un médecin soldat. Votre fille sera entre de bonnes mains. De la guérir infailliblement j'ai le moyen.

Le gouverneur acquiesce et l'autorise à revenir la voir un peu plus tard.

Dans la cour du palais, à l'ombre d'un oranger dont les fleurs blanches exhalent le parfum doux-amer de l'amour, Chadi s'est installé à une table pour patienter. Le murmure du jet d'eau qui s'ébat dans la vasque de la fontaine apaise son cœur tourmenté et lui inspire la voie de la guérison. En effet, la musique transporte l'âme sous le coup de l'émotion puissante ressentie. Pour les Arabes, le *tarab*, cette ivresse du corps et de l'âme en communion, possède un pouvoir extraordinaire. Le tourbillon de la musique emportera Amira. Elle guérira, c'est certain. La tendresse de son âme et la douceur de vivre et de s'aimer, Chadi savait l'exprimer quand il avait sa flûte. L'ivresse de la musique, il savait la communiquer grâce au pouvoir d'un simple roseau taillé, son *ney*. Mais comment faire maintenant que son instrument lui a été enlevé?

Alors que l'homme lésé rumine ces pensées, le vieillard maléfisant apparaît à ses côtés dans la cour du palais. Il porte des habits de lumière, dignes de ceux des plus grands de ce monde, dont la blancheur immaculée tranche avec la noirceur de son cœur. Il serre la flûte sur sa poitrine.

- Amira, la princesse qui fait tourner les têtes, sera mienne. La flûte et le moyen de la guérir, c'est moi qui les ai. Malgré son atonie, elle sera mienne, qu'à cela ne tienne !

Chadi bout de colère et il s'en faut de peu qu'il n'use de violence pour reprendre son bien et briser les reins de ce diable d'homme. Nonobstant sa rage, il se ravise car il comprend enfin qu'il a affaire au Malin. La violence n'y changera rien, la ruse est le seul expédient

pour le vaincre. Sur la table se trouve un trictrac communément appelé le jeu de *tawla* au Moyen-Orient. L'œil de Chadi se perd sur le plateau de jeu et caresse du regard les pions et les dés. L'idée jaillit alors : le diable n'a de pouvoir sur lui qu'à cause de l'argent gagné avec le livre. Si Chadi joue contre lui et perd, il sera débarrassé de l'argent et par conséquent de son emprise. Le perdant sera le gagnant.

- Une partie d' "emprisonnée"⁶, cela vous plairait? Pour chaque pion sorti, on gagne une forte mise, propose de façon tentante le millionnaire au diable. Vous savez que j'ai de quoi rendre intéressant ce jeu de table, se targue le jeune homme en sortant de ses poches des liasses de billets.
- Bien volontiers, mon bon ami, ne peut s'empêcher de répondre le cupide.

Ils jouent frénétiquement, l'un conduit par l'appât du gain, l'autre par le désir du dénuement.

Les heures passent et ils jouent, ils jouent, ils jouent. Et le Malin toujours de gagner, et Chadi toujours de capituler. Coup de dé après coup de dé, coup du sort contre coup du sort, l'ancien soldat est dépouillé de sa fortune, et le Diable finit par rouler sur l'or. Pourtant sa santé semble décliner à chaque coup de dé, alors que Chadi se sent de plus en plus léger.

- Une dernière partie ? Je double la mise pour chaque pion ! Je mets en jeu tout l'argent qui me reste sur mes comptes, avance hardiment le perdant.
- Vous êtes fou ! lance le Malin dans un murmure tandis qu'il faiblit et perd sa vitalité, le sort est avec moi. Mais, va pour la dernière des dernières ! Tout l'or, tout cet argent... à moi, à moi, rien qu'à moi ...

⁶ La *tawla* est un jeu oriental de hasard raisonné pour deux joueurs qui se joue sur un tablier avec des dés et des pions (similaires à ceux du jeu de dames). Les règles sont très proches de celles du backgammon, auquel il est parfois assimilé. Un des jeux possibles avec la *tawla* est le *Mahbousseh* (محبوسة) qui signifie en arabe « emprisonnée ». (note d'après Wikipédia)

Les dés sont encore une fois en faveur du diable. Pris d'un rictus infernal, il rougit, s'étouffe et convulse. En manque d'air, le vieillard s'écroule à terre.

Le gagnant s'élançe vers la silhouette inanimée et attrape la flûte. Les gardes viennent alors à ce moment précis chercher le jeune homme pour le conduire à la chambre d'Amira.

La belle git sur son lit, vivante mais emprisonnée dans les rets du sommeil.

Chadi caresse les formes du roseau et l'approche doucement de sa bouche. Son souffle en passant par les trous de l'instrument se transforme en une magnifique mélodie :

*J'ai la nostalgie mais je ne sais pas de qui
Chaque nuit il me kidnappe dans mon sommeil
Il me fait marcher, marcher de longues distances
Pour savoir pour qui ma nostalgie est, je ne sais pas⁷*

Les notes vibrent et frappent l'air. Les sons prennent corps, se métamorphosent en battements de cœur. Amira sort de sa torpeur, son âme délivrée de sa mélancolie. Le soldat revenu de la mort a ramené à la vie la princesse laissée pour morte. Le soldat et sa princesse s'enlacent. Le bonheur rayonne sur leurs visages radieux. Cependant, le Malin, réveillé lui aussi de son évanouissement, se traîne jusqu'à la chambre d'Amira. Sous les traits d'un vieillard pitoyable plié en deux par la douleur, il quémande du geste et du regard la flûte de Chadi.

L'astucieux musicien comprend le pouvoir de son roseau. Il se remet à jouer frénétiquement. Le boiteux n'a d'autre choix que de danser. Et sa silhouette sèche se tord et se contorsionne suivant le rythme endiablé du ney. Malgré lui, le vieillard cabriole : ses membres se contorsionnent et l'entraînent dans une sarabande infernale qui finit

⁷ Chanson de la chanteuse libanaise Fairouz «Ana Indi Haneen » - أنا عندي حنين- qui pourrait se traduire par « J'ai la nostalgie ».

par le terrasser. Amira et Chadi se saisissent de lui et le jettent dehors.

Le Diable les maudit une dernière fois avant de disparaître dans un nuage de fumée :

- La princesse a trouvé son prince charmant mais, contrairement à ce qui se passe dans les contes de fées, ils ne vivront pas heureux et n'auront pas d'enfants dans le dénouement. Franchissez les bornes de cette province, monsieur le flûtiste, et il vous en cuira ! Sous mon pouvoir vous retomberez et à un beau bûcher dans mon royaume souterrain je vous convierai. Quant à votre dulcinée, les limbes du sommeil la rattraperont et son lit elle regagnera, sans faire de façons.

Les deux amoureux coulent des jours heureux et goûtent le bonheur d'être deux. Chadi est comblé au point de sérieusement penser qu'il a tout, qu'il possède tout, jusqu'au jour funeste où Amira lui demande de lui parler de son passé.

- Mon amour, je ne sais rien de toi. D'où viens-tu et que faisais-tu ?
- J'étais soldat, ma princesse, mais cela fait longtemps, bien longtemps. Quant à ma mère et mon village, ils sont trop loin d'ici. Et tu sais bien que cela nous est interdit.

Amira le supplie de lui montrer son village natal. Chadi s'empare alors de son *ney* et se met à jouer :

*Parle-moi, parle-moi de mon pays, parle-moi
Oh, brise qui passe sur les arbres devant moi
Raconte-moi une histoire sur mes parents, sur ma maison, raconte-moi
et raconte-moi une longue histoire sur mes voisins d'enfance.*⁸

La nostalgie s'empare de son cœur, comme l'amour d'Amira y avait creusé son sillon. L'ancien soldat oublie que l'on ne peut être et avoir

⁸Chanson de la chanteuse libanaise Fairouz , « Parle-moi de mon pays » hkili hkili an baladi (احكي احكي عن بلدي)

été, que le bonheur présent ne peut se cumuler avec celui du passé. Les douces paroles d'Amira finissent par le persuader:

- Défendu ou pas défendu, allons-y en cachette Chadi. On sera vite revenus.

Ils partent subrepticement sans plus perdre de temps. Au moment de dépasser la borne marquant la fin de leur province, Amira s'arrête. Chadi se retourne, la contemple et l'enjoint de le suivre par signes. Mais il est trop tard. Le Diable apparaît et brandit la flûte du jeune homme qui désormais lui appartient. Le Malin souffle dans le roseau et joue un air hypnotique.

Le soldat suit le diable, lentement et inexorablement. Son prénom et la chanson lancés par Amira au loin ne l'arrêtent pas. Il suit son destin :

*Où vas-tu, Chadi?
Je l'invoquais de loin,
mais il ne m'entendait pas
et il s'enfonçait de plus en plus dans la vallée.
Depuis lors je ne l'ai plus vu.
Chadi s'est perdu.⁹*

⁹ Chanson de la chanteuse libanaise Fairouz , « Chadi » - شادي.

ISABEL GARCIA GOMEZ

Isabel Garcia Gomez vit à Genève, où elle est restauratrice d'objets d'art dans un musée. Parallèlement à son travail, l'écriture va et vient dans sa vie par périodes de production intense et de relâchement coupable. Elle aime explorer des modes de narration différents à travers l'écriture de nouvelles. Certaines d'entre elles ont été publiées, dans la revue littéraire *La cinquième saison* n°7, le recueil *Musiques de Parfums* (éd. Le cherche-midi, 2019), ou encore au sein du *Borges Projet* de l'écrivain Jean-Philippe Toussaint.

HISTOIRE DU VIOLON

Il est bien possible que tout cela soit un peu de ma faute. Oh, pas tant, pas tant. Mais quand même. Un peu. À la fin. Peut-être un peu avant, aussi.

L'histoire, on vous l'a bien racontée, rien à dire dessus. Le soldat le violon le Diable le livre la Princesse, l'un qui donne l'autre à celui-ci qui lui donne cela mais cela ne lui suffit plus et il désire celle-ci et il l'a et il perd tout, Princesse, livre, violon : l'histoire c'est bien ainsi qu'elle s'est déroulée. On a juste oublié de vous raconter mon histoire à moi. L'histoire d'un violon, dites-vous ? Un violon aurait son histoire à lui, vraiment ? Que oui ! Le violon, dans l'histoire, il a aussi son histoire. Et sans elle il n'y aurait pas d'histoire du tout, en tout cas pas la fin, mais le milieu non plus, et le début peut-être, en tout cas la fin elle aurait été différente.

Oh, je n'étais pas malheureux au début, je ne vais pas vous le faire croire. J'aurais pu rester dans l'atelier du luthier qui ne rabotait plus bien droit, la gouge elle filait parfois un peu de travers aussi, le vernis il était un peu lourd c'est vrai, mais c'était un bon gars, le luthier qui m'a donné la vie, et il ne démérait pas : des violons il en avait fait, qui avaient joué dans les bals du village, pas bien plus loin c'est vrai, mais quand même, ses violons ils en avaient fait danser des mariages. Des enterrements aussi. Moi j'étais né un jour d'automne. Il faisait un peu frais, il m'avait pris dans ses mains calleuses, il m'avait mis sur son épaule voûtée, son menton s'était posé sur mon ventre, sa barbe un peu rugueuse et pas bien propre m'avait chatouillé, il avait fait résonner mes cordes avec les doigts, puis il les avait caressées de l'archet. J'avais la voix un peu enrouée, c'est qu'il faisait un peu frais, j'ai dit, mais pas que, je n'étais pas bien fait, je sais, avec les beaux jours ma voix ne deviendrait pas plus douce, et ma tête qui partait un peu sur le côté, et mon dos un peu bossu, mes F qui louchaient et mes coins un peu en trompette, ah je n'étais pas beau, je sais, je n'étais pas beau mais je savais chanter, c'est déjà ça, si on voulait bien me faire chanter. Et je n'étais pas difficile : si on m'aimait, j'aimerais.

Le luthier il m'avait posé dans la vitrine. Les gens du village ils passaient, ils me regardaient, ils fronçaient le nez, ils passaient leur chemin. Le soir, parfois, il me reprenait avec lui, devant le maigre feu de sa cuisine, et on chantait des petits airs ensemble, et on était bien, on s'aimait bien. Mais je le savais qu'il lui faudrait un jour se séparer de moi : moi parti cela ferait un peu plus de pain dans sa soupe. Alors je bombais le torse quand on passait devant la vitrine, mais je vous l'ai dit : les gens du village ils passaient leur chemin.

Et puis un jour le soldat, celui-là que vous connaissez, il est passé devant la vitrine, il m'a vu, il est entré, il a dit combien ? le luthier a dit dix francs, le soldat a dit allez, il doit pas être bien bon votre violon, car il est pas bien cher, et puis il est petit, mais ça me va, je pars à la guerre, il me faut un compagnon, et s'il est déjà cabossé, c'est pas plus mal. Et il m'a pris. Il m'a mis dans son barda, hop, je n'ai pas eu le temps de dire adieu à celui qui m'avait donné la vie, juste dzing quand une corde a accroché la gamelle, et voilà, nous étions partis.

J'ai fait la guerre avec lui. Ensemble nous avons chanté, le soir, pour couvrir le sifflement des balles, avec lui je n'avais pas peur. Il n'était pas bien futé, ni téméraire, ni ambitieux, mon soldat, il voulait juste que la guerre se passe, et retourner au village, lui faire des gosses à sa fiancée, m'accrocher au-dessus de la cheminée, et me sortir pour les fêtes, pour faire danser les jeunes garçons et les jeunes filles, et les voir s'aimer, et voir la vie se vivre. Il voulait juste ça, et moi je voulais juste ça, aussi, parce qu'il m'aimait bien, mon soldat, et moi je l'aimais bien.

Mais on a croisé le Diable.

On a croisé le Diable, et le Diable il m'a vu, et le Diable il m'a désiré. Vous savez ce que cela fait, dans le ventre, même quand il est creux comme le mien, vous savez ce que cela fait, d'être désiré ? Le Diable il m'a désiré, vrai, je vous jure. Enfin vous le savez. Pour me posséder il a offert un livre qui valait de l'or, alors que je ne valais que dix francs, il a offert de l'or et mon soldat il a cédé. Mon soldat il m'a donné. Même qu'il a accepté de donner des cours au Diable pendant

trois jours, pour que le Diable sache me jouer. Naïf petit soldat, je pensais, crois-tu vraiment que le Diable en a besoin, de tes cours ? Je le sentais bien, moi, qu'il avait joué un jeu dangereux. Mais je croyais aussi être plus malin que lui, idiot que j'étais.

J'avoue, je n'ai pas eu de chagrin. Le Diable me désirait, entendez-vous ! Le Diable qui avait tout ce qu'il voulait ! Alors mon petit soldat, va, mon petit soldat il pouvait bien courir tout seul retrouver sa fiancée, et lui faire ses gosses, il trouverait bien autre chose à accrocher sur sa cheminée, et les fêtes du village elles se feraient bien sans moi, allez, il n'avait plus besoin de moi, notre histoire elle était restée sur le champ de bataille et c'était bien ainsi.

C'est vrai, quand mon soldat il est parti, après ces trois jours chez le Diable qui ont duré trois ans de sa petite vie d'homme, quand mon soldat il est parti, j'ai douté. Le Diable me possédait à présent. Le Diable ferait de moi ce qu'il voudrait. Qu'importe ! Je vais vivre des choses extraordinaires ! je fredonnais tout haut, pour ne pas entendre mes cordes frissonner. Qu'importe ! je vais être quelqu'un chez lui ! Fini l'ennui, la peur, les tranchées sombres, les cahots du voyage sur les mauvais chemins : chez le Diable je serai de toutes les fêtes ! Qu'importe la débauche, la luxure, il y aura de la musique, et j'en serai, moi !

Le Diable il m'a emmené dans son royaume.

J'ai été assigné à l'orchestre de châtiment des damnés. Quand il avait attrapé un joli lot de nouvelles âmes à torturer, le Diable les réunissait autour d'un brasier. Il frappait dans les mains : « Instruments, jouez ! » Et voilà que poussés par une force invisible et brûlante, nous nous mettions à poursuivre les pauvres êtres dans une ronde sans fin au son grinçant et strident de nos cordes et de nos peaux et de nos cornets. Et le Diable qui ricanait dessus, et les damnés qui gigotaient et se tordaient de douleur sous les brûlures des pincettes qui les poursuivaient aussi. C'était effroyable et terrifiant. J'aurais voulu fuir, bien sûr, mais voilà, j'étais prisonnier. J'étais damné moi aussi, perdu comme ces êtres dont mes cordes lacéraient l'âme.

Mais vous savez ce qui me peinait le plus ? C'était d'avoir perdu l'amour de mon soldat. C'était de ne plus sentir son souffle mélancolique sur mon ventre. C'était de ne plus accompagner ses peines de la plainte râpeuse de mes cordes. C'était de ne plus l'entendre me dire, de sa voix toute simple : « Ah, tu n'es pas bien beau toi, mais nous nous entendons bien, allez. »

Qu'il me manquait mon petit soldat.

Alors vous comprenez, quand mon soldat m'a regagné au jeu face au Diable, quand pour la Princesse il m'a caressé de l'archet, mon âme elle a sursauté du bonheur du passé. De joie elle s'est gonflée, d'amour elle a chanté, si tendrement que la Princesse a cru que c'était pour elle et dans les bras de mon soldat elle est allée. Quoi de mieux qu'avoir enfanté cet amour-là, me direz-vous ? La vie était douce à nouveau, les damnés loin de moi, les flammes ne brûlaient plus, j'étais à nouveau avec mon petit soldat, pas bien futé, ni téméraire, ni ambitieux, mon petit soldat : il voulait juste aimer sa Princesse, et moi je l'aimais.

J'ai voulu davantage.

J'avais retrouvé mon soldat mais son amour était allé à une autre. Nos chants et nos joies et nos peurs et nos espérances partagés étaient restés dans le passé, sur le champ de bataille. Nous nous étions retrouvés mais nous ne nous étions pas retrouvés. Son amour était allé à une autre. Cruel, il m'avait accroché au-dessus de leur lit, je veillais leur amour. Ingrat petit soldat, je pensais, ingrat petit soldat ! Regarde ce que j'ai fait pour toi, et regarde comme tu me trahis ! Mais bientôt tu m'aimeras à nouveau, bientôt c'est moi que tu caresseras à nouveau, car nous allons quitter le palais et ta Princesse tu perdras. Tu vas voir, petit soldat, tu vas voir, bientôt tu n'auras plus que moi pour te consoler !

Alors quand le matin il quittait la chambre pour partir à la chasse et que la princesse finissait ses rêves sous son drap de percale, je chantonnais à voix basse. « Princesse, que sais-tu de ton époux ? Princesse, ne veux-tu voir la fiancée qu'il a laissée dans son village ? Ne veux-tu savoir si elle est plus belle que toi ? » Et la Princesse se

retournait dans son rêve. « Princesse, que sais-tu de ton époux ? Es-tu sûre qu'il ne rêve pas d'elle quand il est dans tes bras ? » Et la Princesse se retournait dans son rêve, et chaque matin son rêve était plus tourmenté. « Princesse, qu'attends-tu pour le savoir ? Partons tous les trois, une fois au village je te la montrerai et tu verras s'ils s'aiment encore. » Et la Princesse se retournait dans son rêve, et le doute commença de la gagner. Alors elle demanda à voir son village, et il résista un peu, puis il céda. Vous le savez.

Nous partîmes. Qu'est-ce que je riais en moi-même ! Idiot petit soldat, idiote petite Princesse ! Avez-vous oublié la menace du Diable ? Moi non ! Une fois arrivés au village vous vous perdrez tous les deux, et moi je resterai avec lui dans son barda, et nous serons à nouveau seuls, lui et moi ! A moi son amour, à moi ses caresses !

Hélas, vous savez la fin.

Idiot petit violon, qui n'a pas pensé que le Diable les reprendrait, lui et son soldat. Il fallait donc qu'il redevienne prisonnier du Diable pour comprendre combien il aurait été heureux de veiller sur le bonheur de son petit soldat.

Croyez-moi : il ne faut pas vouloir ajouter à ce qu'on a ce qu'on avait, on ne peut être à la fois qui on est et qui on était.

LOUISE SBRETANA

Louise Sbretana est née dans la banlieue de Kadath. Attirée très tôt par les Humanités, elle suit le parcours classique d'une millénaire. Après des études de lettres modernes et de philosophie, elle collectionne une flambée de stages aussi prometteurs qu'infructueux. Influencée par Ursula K. Le Guin et George Alec Effigier, elle écrit une œuvre de science-fiction incarnée où l'assouvissement du corps est confronté à un étrange hors-norme, dans une atmosphère de fantastique coriace, drôle et poétique. Ses nouvelles recèlent souvent des références malicieuses aux grands maîtres du genre.

sbretana.wordpress.com

L'HISTOIRE DU MAUDIT

Par tous les temps, enterrer la princesse avait été un malheur inévitable. La première fois, elle avait été inhumée sous un soleil de plomb et la clarté des cieux avait rendu la mort d'autant plus cruelle et injuste. C'était le printemps pour les bêtes échaudées qui, chants colorés et parades nuptiales, n'avaient que faire d'une simple mortelle, toute princesse qu'elle fût, grise et refroidie. Les astres continuaient leur course sans pitié et sans atermoiement, la nature indifférente claironnait sa sempiternelle vitalité tandis que le mouvement s'était mis à l'arrêt dans le cœur des hommes, muets comme des puits sans fond.

Une autre fois, la météo avait été à l'unisson avec les funérailles de la jeune maîtresse. Des nuages lourds avaient crevé des larmes de grisaille, et les hommes avaient dû s'ébrouer pour ne pas sombrer dans ce grand trou noir de sommeil qui aurait pu les happer, se dérobant à leurs pieds. Il fallait rincer l'hiver, sécher ses joues et les souliers crottés, frotter ses mains pour les réchauffer et retourner aux affaires.

Ainsi, quel que soit le temps, la princesse était morte douze fois et les douze premières fois, après une ou plusieurs semaines de deuil dans le royaume, la procession avait parcouru la ville, le chemin bordé de broussailles vers le caveau familial et le prêtre avait dit les mêmes paroles, répété les mêmes gestes douze fois. Le roi avait écouté les condoléances pendant des heures, la vieillesse rivée à sa crosse verte sertie de pierres précieuses et douze fois il était resté longtemps après le départ des courtisans. Il demeurait seul, non pas pour se recueillir, il avait épuisé son lot de larmes, le chagrin et la fatalité, il attendait que son gendre l'Écrivain Maudit sorte de derrière les cyprès.

- Vous avez encore échoué... dit-il avec un tremblement de colère au boiteux qui s'approchait.
- Majesté, quelle que soit la manière dont nous gagnons la guerre et quel que soit le livre que j'écris, j'en reviens riche et célèbre...

- Mais brisé et au final, c'est toujours ma fille qui en pâtît !
- Je sais. Cependant, vous ne voudriez pas perdre la guerre ?
- Non. Toutefois...

Le vieux roi laissa un vol d'oiseau passer de droite à gauche, mauvais présage, et baissa la tête vers sa crosse temporelle, l'octogénaire s'appuyait dessus en guise de canne. Il observa les gemmes, leur éclat terne, seule une dernière émeraude brillait encore.

- Je ne suis pas convaincu du lien entre la victoire et votre célébrité.

Le Maudit palpa sa jambe douloureuse et se racla la gorge.

- Vous voudriez supprimer mon livre ?
- Oui. Ainsi, vous ne l'auriez pas rencontrée : pas de fortune, de célébrité, pas de mariage, pas de disputes, de dépression et de crises de nerfs. Elle est morte douze fois déjà à cause de vous, vous pourriez vous effacer à votre tour ! Regardez, ma crosse est presque déchargée, c'est la dernière chose à essayer. Retournez dans le passé et donnez-vous votre ouvrage, ça le détruira.
- On ne peut pas être à la fois qui on était et qui on sera.
- Je vous en supplie en tant que père.
- Détruire le livre, ce serait comme n'avoir jamais existé.
- Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour elle. Elle a assez souffert. Pensez-y, il ne reste qu'un voyage, une ultime possibilité pour vous racheter.

Le vieux monarque sortit un bouquin de son manteau.

- Débarrassez-nous de ce livre et fichez le camp !

Puis il leva lentement sa crosse tremblotante. Le Maudit attrapa le livre, toucha le bâton luminescent et disparut dans un flash de lumière verte.

*

L'Écrivain Maudit réapparaît vingt ans en arrière sur le chemin de la guerre, à un point stable du passé. Rien n'a changé, la planète est belle comme une promesse au mois de mai, les plantes fleurissent en

grappes à gorges déployées, l'odeur de la terre mouillée après la pluie est comme l'effluve du café, familière, profonde et réconfortante. Le Maudit respire l'air sain, que c'est bon. Et dire que bientôt ce sera l'enfer de l'horreur, les labours éviscérés par les bombes, les ventres explosés par les étoiles éclatées, des millions de cadavres fondus ou mutilés. Le Maudit masse sa cuisse endolorie. Et dire que bientôt, l'autre lui plus jeune arrivera, heureux ignorant, pour se porter volontaire en première ligne après un si long voyage.

- Pourquoi n'est-il pas resté chez lui? s'interroge le Maudit en voyant le haut d'une tête venir au loin sur la crête. D'ailleurs, où c'est, chez lui? Je suis revenu tellement de fois en arrière que je ne sais plus, sûrement un effet secondaire du saut temporel. Peut-être n'ai-je jamais eu de maison? Non, impossible. Lui doit bien savoir. Tiens, ça c'est une idée, je vais lui demander. Hey, toi! Bonjour, mon jeune ami, sais-tu d'où nous venons?
- Bonjour. D'assez loin. Ici, c'est le chemin des Diablerets. Nous nous sommes déjà rencontrés? Je ne vous remets pas et pourtant votre visage me dit quelque chose.
- Oh oui, nous nous sommes déjà vus, et plus d'une fois, tu peux me croire.
- Vous souffrez, votre jambe. Asseyez-vous, je vous aide, prenez appui sur mon bras.
- Merci, je suis bien aimable aujourd'hui. Ma jambe... perdue à cette guerre future où tu t'empresses, comme un chien après le gibier qui ne sent pas le précipice.
- Ce que vous dites n'a pas de sens.
- Me diras-tu enfin d'où tu viens?
- Non, point, vous êtes trop étrange et pourtant vous me rappelez un de mes oncles.
- Je ne te dirais donc pas en retour vers quel cauchemar tu accours.

- J'ai compris. Vous êtes un de ces colporteurs qui poussent comme des orties sur la route des braves. Qu'avez-vous à refourguer ? Une potion qui protège des radiations ? Un miroir pour voir ma famille même quand les télécrans seront tous brouillés au front ?
- Je ne suis pas un charlatan. Ce que je te propose, c'est un livre. Prends-le, je te le donne.
- Elle est où l'embrouille ?
- Il n'y a pas d'embrouille. C'est un livre qui m'a rendu fort riche et connu en mon temps, et toi aussi tu verras, tellement célèbre qu'il m'a ouvert les portes du palais et permis d'épouser la princesse.
- Un vrai conte de fées !
- Si, si je t'assure !
- Et ça parle de quoi votre bouquin ?
- Mes exploits à la guerre, celle-là même où tu vas. En tant que soldat, cela ne peut que t'intéresser, ça vaut au moins le coup d'œil.
- D'accord et je vous préviens, je ne l'achèterai pas.
- Pas de souci, feuilleter n'engage à rien.

Le jeune soldat ouvre le livre au hasard. Le vieux fou avait raison, il est question de batailles perdues et de sacrifice, d'armes terribles, de mondes saccagés aux morts par milliards et de la victoire finale chèrement payée. Le style est épique, le récit saisissant et lui glace les sangs. Les noms de lieux, des belligérants sont les mêmes qu'ici. Serait-il possible que ce livre décrive son futur ? Cependant, il constate que la qualité de l'impression est mauvaise, il y a un défaut.

- L'histoire est étonnante, mais l'encre est de piètre qualité, elle s'efface sous mes doigts en tournant les pages.
- C'est pour cela que j'ai besoin de toi. Veux-tu bien recopier ces lignes ? Je suis vieux, je suis faible, ma vue baisse, je n'ai plus mes lunettes.

Le jeune soldat soupire et accepte. Il sort le stylo et le petit carnet qu'il a toujours sur lui, il commence à recopier les mots qui pâlisent. Il feuillette l'ouvrage à la recherche des manques. Or, plus il tourne les pages et plus elles blanchissent. Il lit plus vite et l'effacement s'accélère. Il écrit ce qu'il peut sur son calepin, le livre ne contient presque plus de lettres. Tout en continuant de parcourir et de noter les derniers caractères, il relève la tête.

- C'est étrange, j'ai eu la sensation que l'encre ne partait pas au toucher, plutôt que c'était ma vue qui l'altérait. Où êtes-vous ?

Le boiteux n'est plus là et autour le paysage a considérablement changé.

Les vallons ont été rasés, la végétation n'existe plus, même le ciel est différent. Le jeune soldat se retrouve au milieu d'une plaine morte criblée de cratères à l'infini et la lune est éparpillée en une ceinture d'astéroïdes qui miroite dans l'azur sale. C'est incompréhensible et pourtant il faut bien se l'avouer, en quelques minutes de recopiage, des années se sont écoulées, il a raté la guerre.

- Ah, brigand. Bougre de brigand ! Tu m'as bien eu, mais je saurai te retrouver. Voyons voir, puisque ce maudit bouquin est le tien, ton nom doit être au début.

Il rouvre le livre et ce qu'il lit sur la page de titre le stupéfait. C'est son propre nom, c'est lui qui l'a écrit, cet ouvrage maléfique. Et, horreur supplémentaire, l'encre commence à se ternir. Le jeune soldat se sent mal, il transpire, une faiblesse engourdit ses jambes, son ventre, ses bras et sa tête. Il réfléchit. Son destin est lié à ces pages. Comment ne pas disparaître ? Il n'a qu'une solution, il sort ses notes et s'attelle à réécrire le livre.

*

Le jeune soldat a réussi à reproduire le livre, il a trouvé un éditeur et la publication n'est pas passée inaperçue. Hélas, la réaction n'est pas celle escomptée. Le succès a été vite rattrapé par la polémique, la supercherie révélée. Cet auteur qui prétend être un vétéran en réalité n'a pas connu la guerre, il n'a rien vécu de ce qu'il décrit. N'a-t-on

jamais vu un soldat revenir de cet abominable conflit sans une égratignure? Le scandale gronde, le jeune usurpateur ne peut échapper à l'opprobre public. Où qu'il passe, il est pourchassé comme une honte nationale, à coup d'injures, de jets de pierres. Il doit fuir les citoyens qui, le reconnaissant, se regroupent pour le molester. Chacun l'accuse de ses malheurs, il devient le souffre-douleur des gueules cassées et de la misère d'après-guerre. Dans son village natal, sa promise a rompu les fiançailles, sa belle-famille a refusé catégoriquement de marier leur fille à cet affabulateur. Il doit se cacher, sa tête est mise à prix pour haute trahison, où qu'il aille, il ne rencontre pas de pitié. Même aux yeux de sa mère, la flétrissure est impardonnable. Elle ne veut plus de lui, elle ne le reconnaît pas, elle le renie, ce n'est pas son fils. Et lorsqu'il la supplie de l'héberger, ne serait-ce que pour une nuit, si elle accepte le réfugié, ce n'est que pour mieux le dénoncer aux soldats du roi. Au petit matin, il part dans les chaînes sous les huées des villageois, sa mère sourit. Elle a fait son devoir, avec la prime elle va pouvoir rénover sa maison endommagée pendant les bombardements, les murs branlants et la toiture éventrée qui laissent passer la pluie et le vent.

Le jeune écrivain se retrouve jeté aux fers, dans une basse-fosse aux égouts. En attente du jugement royal, il se confie aux rats, ses seuls compagnons d'infortune dans cette oubliette insalubre. Dans l'obscurité quasi totale, les petits yeux des rongeurs luisent d'une brillance étrange. Est-ce l'effet de la faim? Une paire de pupilles diaboliques se dilatent jusqu'aux dimensions d'une porte à deux battants et ce regard brûlant parle, le toise et l'écrase de reproches.

- J'ai lu ton livre, c'est vrai qu'il est mauvais. Pourtant, la tâche n'était pas compliquée, il suffisait de recopier.
- Il a disparu trop vite, se justifie le prisonnier. Je n'ai pas eu le temps de tout lire. À partir de mes notes, je l'ai recomposé comme j'ai pu.
- Tu aurais pu mettre les formes. Aucune musique, aucun style! Pas étonnant qu'on ait découvert rapidement la supercherie, ton livre n'a pas d'âme.

- Comment aurais-je pu faire chanter les mots ? J'ai écrit sans avoir vécu, j'ai écrit sans élan, sans aucune conviction, ni vérité intérieure. C'est comme prier lorsqu'on n'a pas la foi. Et maintenant, je vais mourir seul.
- Tu ne dois pas trépasser.
- Et pourquoi ?
- Si tu meurs, je meurs aussi et elle ne connaîtra jamais l'amour par la même occasion.
- Qui ça, elle ?
- La princesse, pardi ! Ta future femme.
- Ah, trompeur, vieux fourbe à la patte folle, c'est toi, je te reconnais.
- Du calme. Pendant ton errance, je suis entré à la cour comme premier conseiller du roi. J'ai pu approcher la princesse, quelle beauté, je ne m'en souvenais pas. Ils m'écouteront, tout n'est pas perdu, il faut te marier, fais-moi confiance.
- Plus jamais !

Le prisonnier s'élançe contre les yeux géants du malin. Il les traverse, sa tête heurte le rocher, ses chaînes l'étranglent. Il s'effondre estourbi à moitié mort. Les gardes s'en saisissent et remontent en le traînant à la lueur des flambeaux.

*

Le jeune homme ouvre les yeux dans le palais, face au roi et à la princesse, à distance respectable et entouré de gardes lourdement armés. La discussion est vive entre le monarque et le boiteux.

- Il n'a pas fait la guerre, certes il ne s'en est pas vanté, ce n'était qu'une erreur de jeunesse, pour réussir à vous approcher. Et cette faute recèle pourtant une grande qualité. Il n'a pas bataillé, cela signifie qu'il est resté entier, il n'a subi aucun dommage physique comme nous, pas la moindre mutilation et, ignorant les atrocités,

son esprit n'est pas disloqué, aucune noirceur à retardement ne s'est nichée dans son crâne. Je vous le répète, il fera un mari parfait.

- Tu persistes donc à prétendre que ce lâche à pâle figure sera mon gendre ? Sais-tu que j'ai coupé la tête à ton prédécesseur après un conseil pas moins bien avisé ?
- Je sais. Je n'ai pas peur de mourir, car c'est la vérité.
- C'est tout à ton honneur. Cependant, ce que je ne saisis toujours pas, c'est ton intérêt à défendre ce gueux.
- Il est de ma famille, en quelque sorte.
- Peux-tu me rappeler quel était ton métier avant de devenir premier conseiller ?
- J'étais marchand votre majesté. Je vendais des choses, des tas de choses en énormes quantités.
- Tu connais donc le prix des objets et la valeur des mots ?
- En effet.
- Alors, à ton avis, quel crédit crois-tu que je puisse octroyer à un membre de la famille, en quelque sorte, d'un menteur qui a été vendu par sa propre mère ? Ton silence est éloquent. Gardes, détachez le prisonnier et emparez-vous du premier conseiller.

Le roi se lève, avance vers le détenu aux mains libres et lui remet son sceptre, les diadèmes sont presque tous étincelants, sauf un.

- Je ne comprends pas sire. Je n'en suis pas digne, qu'attendez-vous de moi ?
- Il y a un usurpateur de trop parmi vous deux et je n'arrive point à déterminer lequel est-ce. Prends cette crosse et frappe ton soi-disant parent de toutes tes forces. Je te donne une chance de racheter ta félonie : si tu l'exécutes, tu seras gracié. Qu'en dis-tu ? Nous allons bien voir si mon boiteux n'a pas peur de mourir et toi si tu possèdes assez de cran pour gagner ta respectabilité.

- Je vous en supplie majesté, s'écrie le Maudit en traînant sa jambe torve. Si c'est lui qui me tue, tout recommencera !
- Tout quoi ?

Le roi n'eut jamais la réponse. Le détenu frappa violemment le conseiller de plusieurs coups de crosse sur la tête. La cervelle éclata et les deux, le jeune et le vieux, s'évanouirent dans un flash de lumière verte.

Plus personne ne bouge. Ni les hommes, ni le soleil, le vent ou les nuages. Le temps a suspendu sa course, comme interdit durant quelques secondes, pour un réajustement immobile.

Puis le roi et la princesse exhalèrent un long soupir et reprirent leur respiration.

Les gardes surveillent la salle d'audience, le sceptre est revenu dans la main du souverain.

- Père, votre crosse est chargée au maximum, remarqua la princesse. Regardez, les treize gemmes brillent d'un éclat vert magnifique.
- Oui, nous avons dû venir à bout du diable encore une fois.
- Il est grand temps alors de me marier.
- Méfiance tout de même : le diable, on croit l'avoir supprimé, on n'a fait que mieux l'alimenter. Quel est le sujet de l'audience suivante ?
- Nous devons élever au titre de chevalier des arts et des lettres un écrivain à la mode. Avez-vous lu son ouvrage ?
- Seulement quelques pages. Un récit saisissant de la guerre, une fierté nationale, un héros, un brave de grand renom et une fortune considérable de surcroît. Il se pourrait qu'il vous convienne mon enfant, moi il me plaît déjà.
- Ne parlons pas trop vite.

- Vous avez raison, attendons la suite. Gardes! ordonna le roi.
Faites entrer monsieur Joseph.

FABRICE SCHURMANS

Fabrice Schurmans, originaire de Liège, est chercheur au Centre d'Études Sociales de l'Université de Coimbra (Portugal). Ses recherches portent sur les littératures francophones contemporaines, les théories postcoloniales et le théâtre. Il a traduit des dramaturges portugais du XX^e siècle, a publié deux livres, des articles (disponibles sur academia.edu et Researchgate) ainsi que des nouvelles dans les revues *Balises*, *Bloganozart*, *Brèves*, *Harfang* (2 textes), *Legs et Littérature*, *L'encrier renversé*, *Mot dit*, *MuseMedusa* - http://musemedusa.com/dossier_5/schurmans/, *Nouvelle Donne* - 3 textes - <https://www.nouvelle-donne.net/auteur/fabrice-schumans>, *Le récit page* - 3 textes - <http://www.recit-page.fr/index.php/fabrice-schurmans> et *Rue Saint Ambroise*.

Il a également participé aux recueils collectifs *Le train* (Zone Critique & Le Soupirail, 2018), *Spectre* (Grimoire du Faune, 2018), *Sortilège* (Grimoire du Faune, 2019 - <https://leseditionsdufaune.com/grimoire-du-faune/>), *Lignes de fuite* (Bancal, 2020), *Anthropocène mon amour* (Le Chien à deux queues, 2020), *Nouvelles Ères* (Livr'S éditions, 2020), *Dimension années folles* (Rivière Blanche, 2020).

MELODIE POUR UN COUP DE BLUES

Il pleut des cordes lorsque Joseph Dupraz descend du Greyhound. Il est revenu d'Afghanistan la mémoire lourde des saletés de la guerre. Rentre dans un bar – ouvert 24h/24h, 7j/7 – commande une triple dose de whisky. Les clients commentent la dernière nouvelle du comté. Paraît que la fille du Boss est malade. Quitte plus le lit. Parle pas, bouffe de moins en moins. Les médecins ne comprennent pas, même ceux qu'on a fait venir de la capitale en jet privé. Paraît même que le Père, il vendrait son âme au Bon Dieu. Pour ça, faudrait voir à la racheter au Diable. Désespéré qu'il est. Tellement désespéré qu'il a déclaré haut et fort qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui la ramènerait sur la rive des vivants.

Joseph s'en fout de la fille du parrain local. Il avait une fiancée dans le temps. Et une mère. Et des amis. Et un village où il a grandi. La guerre, c'est pas un office comme les autres. On va au turbin, on tamponne de l'Afghan, on bouffe du Taliban. C'est jamais fini. Le commandant Talib te colle à la peau après les heures de bureau. Sa femme, ses gosses éparpillés sur les murs reviennent nuit après nuit. Pour la déprime, t'es mûr. Le traumatisme te nuit, jour après jour. Certains perdent un bras, d'autres la raison. Le pire, c'est bien quand le soldat rentre à la maison. Six mois de service, dix heures d'avion pour se rendre compte que là-bas la vie a suivi son cours. Comme le fleuve qui traverse la ville. Plus jamais le même fleuve pour lui. Sa fiancée y voit des projets d'avenir. Joseph n'y voit que le passé. Le Talib, sa femme et ses gosses, c'est à en blêmir. Amis d'enfance, mère et fiancée le regardent sans le reconnaître. Comme tu as changé !

Joseph est rentré les poches grosses de ses primes (de risque, de commission, de tours de garde, de tours pendables), mais il ne possède presque plus rien. Il a prêté de l'argent à des frères d'armes ne parvenant pas à joindre les deux bouts. Tout cela le déprime. Alors qu'il recommande un triple, un inconnu s'adresse à lui :

- C'est pour moi. Entre anciens, faut bien s'épauler. Je vois que t'es aux abois. Quelle unité ?

- Marines. Et toi ?
- Parachutiste. T'as l'air triste. Perdu combien de copains ?
- Trop pour revenir comme avant. Personne ne pige que même avec deux bras et deux jambes, un soldat ne rentre jamais entier.

Joseph se torche le whisky, repose le verre sur le zinc, se dit qu'il n'aurait pas dû pour le Talib, sa femme et ses enfants.

- Le pire, tu vois, dans cette histoire, c'est que j'ai perdu ma guitare. Elle a accompagné mon blues en mi mineur. Des accords pour chanter tristesse et déboires. La pauvre ! Souvent désaccordée à force d'être trinqueballée. Je l'ai vendue à un salaud de lieutenant pour boire un coup. Elle me manque autant que mes potes. Plus que ma fiancée.
- Elle t'attend ? demande le para.
- Est-ce que j'ai la gueule d'un homme qui va se marier ? rétorque Joseph.
- Je sais ce qu'il te faut, mec. Une femme et la guitare qui va avec. Pour la première, tu te pointes chez le Boss, tu dis que t'es toubib, que t'as sauvé des potes qui avaient les tripes à l'air. C'est un père, il acceptera n'importe quel air tant qu'il y flotte de l'espoir.
- Et pour l'instrument ? J'ai plus qu'une poignée de fafiots. C'est pas la gloire !
- Qu'est-ce que tu sais faire, hormis la guerre ?
- Je suis un as au poker !
- Alors rien n'est perdu ! Patron, deux verres ! Je crois que mon pote a une veine de pendu.

Il pleut toujours des cordes lorsque Joseph quitte le bar. La parlote du para lui a remonté le moral. Dans l'avenue principale, les commerçants saluent les derniers chalands. Les lumières de la ville se préparent pour la nuit. De rares voitures ronronnent en direction de la banlieue.

Le Boss habite un palais à la sortie de la ville. « Vous ne pouvez pas la rater ! » avait dit le patron en essuyant le comptoir. « Des colonnades, du marbre, des arabesques, vous voyez le genre. » Assise sur une colline, la bicoque s'impose au paysage, dominant la ville qui se tasse en contrebas. Un mur d'enceinte lui donne des airs de château-fort. Pas de pont-levis ni de douves, mais des gardes en costard, avec oreillette et lunettes de soleil. Visières Ray-ban un jour de pluie, au crépuscule ! Deux cerbères bloquent la seule voie d'accès. Ça se la joue dur à ronger. Il en a dépiauté des costauds pendant ses heures de bureau. Comme il n'est pas là pour chercher noise, Dupraz prend l'air du samaritain, une main sur le cœur et l'autre, au fond d'une poche, sur le jeu de cartes fétiche. Celui grâce auquel il arrondit ses fins de mois. « Je viens guérir la fille du patron », qu'il répond à « Qu'est-ce que vous voulez ? ». La cote de maille Armani se tourne vers son double, l'interroge sans ouvrir la bouche, hausse les épaules avant de se résoudre à en référer à qui de droit.

- Un type qui prétend pouvoir soigner la fille de monsieur King. Il a pas l'air du coin.

La patiente doit être au plus mal parce que personne ne lui demande ses papiers ni son diplôme. On le fouille quand même. « Pas de portable ? Pas d'armes ? » s'enquiert un des types sans que Joseph sache s'il s'agit d'une véritable question ou d'un étonnement. Depuis la guerre et les désillusions du retour, il voyage léger. Le portable lui donnerait envie de joindre son passé et un flingue le replongerait en enfer. Dans les deux cas, il n'a rien à y gagner. Ses réflexions, Joseph les garde pour lui. Il ressert son sourire, une main sur le cœur et l'autre sur son jeu de cartes.

Un des types lui indique l'allée menant au parvis. Le palais sent le mauvais goût et le pognon, un peu comme celui du commandant Talib qui, en plus, sentait l'ail et l'oignon. Une réminiscence le ramène à Helmand, à la femme et aux mouflets éparpillés sur les murs en marbre blanc. Il secoue la tête pour chasser l'image. Ça ne marche pas. Trop de points communs entre les deux endroits. Ici comme en Afghanistan, le chemin s'ouvre sur un perron soutenant des fontaines

tarabiscotées. Derrière, une volée de marches, en marbre bien sûr, mène à la porte. Celle-ci s'ouvre lentement sur un nouveau costard, sans lunettes ni oreillette. Bouc parfait, noir comme une nuit afghane, les cheveux collés sur le crâne avec juste deux épis discrets dessinant de menues cornes.

L'ancien combattant ne bouge plus. Le temps ralentit sa course avant de refluer en emportant Joseph Dupraz. Ce type bien sur lui, propre comme un fusil d'assaut avant l'engagement, il le connaît. Dans une autre vie, il lui a vendu ce qu'il avait de plus cher. Le salaud qui le regarde en souriant, le fumier qui lui fait signe d'approcher, c'est le Lieutenant U. Cipher, celui-là même à qui il a soldé sa guitare. Sans son uniforme d'officier, avec son sourire triste, il a l'air presque humain. C'est un leurre ! Il aurait mieux fait de lui vendre son âme ce jour-là. Il n'oubliera jamais son nom. C'est celui de la saloperie, du mal, de la guerre.

- *Private* Dupraz, quelle surprise ! Que faites-vous dans le coin ?
- J'ai appris que la fille du Boss était malade et...
- Je vous savais excellent soldat et musicien. J'ignorais que vous étiez médecin, coupe le Lieutenant.
- Le blues fait parfois des miracles. Mon art vaut bien certaines sciences.
- À condition de posséder l'instrument.
- Prêtez-moi une guitare, vous verrez. Celle que je vous ai vendue de préférence.

Le Lieutenant U. Cipher observe son ancien subordonné. Un pauvre type parmi tant d'autres. Un pauvre type qui a regagné son bled pour constater que personne n'attendait l'apôtre, qu'un péquenot du coin a piqué sa fiancée, ses cigares et son plumard où il se vautre. Un pauvre type qui chante rudement bien, qui en a relevé plus d'un, dans les montagnes lointaines, lorsque la nostalgie jetait bas les âmes les plus solides. Monsieur King est désespéré et la médecine impuissante. Il connaît l'affection dont souffre la fille de son

patron. Cette espèce de mélancolie face à la brièveté de la vie. Lui aussi veut qu'elle se rétablisse, qu'elle le contemple avec de la joie et de la paix et de l'amour dans le regard. Ce Dupraz est un bon gars. Il comprendra. Pas question, s'il la soigne, de lui donner la fille ! Quelques milliers de dollars, sa guitare, ça compensera. Diable ! Ce n'est jamais qu'un soldat !

Dupraz est un simple soldat, pour sûr. Il saisit l'essence de la vie. Normal, il regarde celle-ci à partir du pied de l'échelle, celle qu'il ne gravira jamais parce que L. U. Cipher et Monsieur King en occupent les échelons. Alors, il dit à son ancien chef :

- Refile-moi ma guitare et je te rends ta fiancée.

L'autre, interloqué, rétorque :

- Tu as deviné ? J'ai toujours su que t'étais un malin, Joseph.

Bon la guitare, il faudra bien la lui rendre. C'est embêtant. Même s'il n'en joue pas, elle est à lui. Comme la fille, comme la ville et l'âme de ses habitants. Après ça, les dominés, les battus, les vaincus croiront qu'il leur est loisible de regagner ce qu'ils ont perdu. Ils regarderont vers le haut de l'échelle avec concupiscence. Non ! Il lui prête la guitare, le temps d'administrer le traitement à la jeune fille alitée et ensuite, contre monnaie sonnante, la récupère. Comme toujours.

Alors, le Lieutenant file la guitare au *Private* Joseph Dupraz, le mène dans la chambre de la femme alanguie, l'installe sur une chaise. Le drap noir de la nuit est tendu sur la fenêtre. « Un beau brin de fille », pense le soldat. « La peau mate comme le bois de ma guitare. Il y a si longtemps que j'en ai pas serré une dans mes bras. » Alors, il inspire profondément pour mieux expirer les sales souvenirs ramenés de la guerre. Le commandant Talib, sa femme et ses enfants, son village natal, sa fiancée, enfin ex-fiancée, sa mère, sa jeunesse, ce fardeau qui traînaille dans sa mémoire, qui encombre son futur, il veut le chasser en chantant. « *Precious memories, unseen angels / Sent from somewhere to my soul / How they linger, even near me / And the sacred past unfolds.* » Un bon petit gospel qu'il interprète en

pensant à la version des frères Stanley. La jeune femme se retourne vers lui, lui sourit avec un mélange d'étonnement et de gratitude dans les pupilles dilatées par la musique. Il se dit que *I Feel Like Going Home* de Muddy Waters devrait les remettre d'aplomb tous les deux. La guitare retrouve son homme et l'homme le goût de la vie. La thérapie dure des heures car l'affection est sérieuse. Blues, gospel, folk, tout son répertoire y passe. Lorsque le jour point, la fille de Monsieur King s'étire, éprouve une énergie nouvelle, croit aux effets de l'art sur la santé.

Elle n'a pas le temps de demander son nom au jeune homme. Le Boss déboule dans la chambre, des bagues à tous les doigts, la larme à l'œil et un pétard plaqué or sous l'aisselle. Sa Princesse est sauvée ! Papa est aux anges. Bien sûr, il exige de savoir « c'est qui le sauveur, comment qu'il s'y est pris ». Son lieutenant pousse Dupraz dans ses bras, lui dit :

- L'était sous mes ordres en Afghanistan. Un vrai battant !

Le bedon s'agite sous le costume rayé tape-à-l'œil que portent tous les Boss du monde. C'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît, pense Joseph. Et à leur chapeau. Le sien ressemble à une couronne kitsch. Le patron murmure un truc à l'oreille du Lieutenant qui acquiesce de la tête avant de s'éclipser. On dit dans la région que le Boss est un meneur d'hommes, qu'il t'évalue d'un seul regard, qu'il sait à quel monde tu appartiens rien qu'en observant tes pompes. On dit tellement de choses sur lui. Un monstre, un mythe, un philanthrope. Il bute un mec de la main gauche tout en signant un chèque pour les bonnes œuvres de la droite.

À propos de blé, le Boss sait être reconnaissant. Plongé dans le désespoir, il avait promis de prier tous les saints, d'abandonner la moitié de sa fortune aux pauvres et même de donner sa fille à celui qui trouverait le remède au mal mystérieux. Les désespérés font des tas de serments, jettent leur parole à tous les vents, cèdent volontiers leur âme à l'encan. La plupart oublie aussi vite les termes de l'échange. Le Boss n'oublie pas, n'oublie rien, surtout pas les dettes des autres. Les siennes se négocient en fonction de l'intérêt des

parties en présence. Toute parole a un prix. Surtout quand on est riche à millions. Il ne va tout de même pas brader la future femme de son lieutenant. Alors il dit à Dupraz :

- Votre prix sera le mien. Enfin, presque.

Ce à quoi notre soldat répond :

- Je voudrais ma guitare.

Le Boss s'étonne :

- Pas de pognon ?

Et le petit soldat de répliquer :

- Je veux bien... à combien estimez-vous la vie de votre fille ?

Une heure plus tard, dans la chambre du motel situé à la sortie du patelin, Joseph compte les biftons que le Boss lui a remis dans un sac en kraft. Selon l'adage, un gosse n'a pas de prix. Inestimable. Sauf pour le genre de gars qui colle des étiquettes sur tout. Cinquante mille dollars. Ça fait pas cher la fille. Il n'y a pas de règle avec l'éthique. Chacun en joue comme il peut, avec ses moyens. Les moyens du bord pour les pauvres types, des moyens illimités pour la minorité qui campe en haut de l'échelle. Ici comme en Afghanistan, du pareil au même. Si la langue, la bouffe et les vêtements changent, pour l'essentiel, il n'y a pas tellement de différences entre les hommes. Les pauvres types crapahutent le long des routes tandis que la minorité se la coule douce dans un palais. Sauf le commandant Talib, sa femme et ses mouflets qui ne coulent plus nulle part.

Avec le blé vert et présidentiel fourgué par le père de ce beau brin de fille, l'ancien soldat se paie une Mustang d'occasion, quelques victuailles, deux bouteilles de whisky, une veste en cuir et un futur incertain. Il se décide à partir le lendemain de bon matin. Tout est prêt. Lorsqu'il ouvre la porte de la piaule, Cendrillon l'attend, adossée à son carrosse. Il se souvient d'une vague histoire de citrouille. Le reste se brouille, l'enfance est trop loin. La fille lui murmure à l'oreille :

- Je veux me barrer avec toi. Emmène-moi loin de ce maudit patelin.

Joseph se dit que ça ne va pas être commode.

- Ton père, Cipher... si je t'emmène, ce sera l'enfer ! lui susurre-t-il en retour.

Elle n'en peut plus, n'en veut plus. C'est à cause de son père justement qu'elle est tombée malade. Elle aspire à autre chose, rêve d'autres horizons, cherche un monde où sa vie tournerait rond.

Peut-être qu'il en va ainsi quand on vit au pied de l'échelle. On attire les ennuis comme les ennemis. Pas un hasard si la loi de Murphy touche surtout les pauvres types ! On n'a pas le droit de tout avoir dans c'te vie, c'est défendu par la loi en question ainsi que par ceux qui se sont approprié l'échelle. Alors, face à ce petit bonheur qui lui tend la bouche, il ne bottera pas en touche.

- La route est à nous, bab ! Il faut juste une musique qui colle au bitume.

Qu'il lance, avant de chercher un truc sur son MP3. *Sympathy for the Devil*, histoire de quitter ce trou sur une bonne note.

Le problème avec l'ersatz de bonheur servi à ceux qui ont droit à si peu, c'est que, par la force des choses, il tient rarement ses promesses. Au moment où Joseph Dupraz passe la première, deux SUV enténébrés, vitres teintées, pilent pour vomir une dizaine de costards semblables à ceux qui gardent le palais de monsieur King. « C'est mon père ! » s'écrie la jeune femme. De l'une des bagnoles, descend l'âme damnée du maître du bourg. Cipher, le genre de fripouille qui prolifère dans toutes les guerres. De l'index, il ordonne au soldat de baisser la vitre. Pour lui, l'issue ne fait aucun doute. Reste juste à fixer le prix de la trahison.

- Private Dupraz... Où donc pensez-vous vous rendre ? Filer de la sorte avec ma promesse. Vous n'auriez même pas atteint les limites du comté.

Dehors, le vent balaie mollement la poussière, des hirondelles se poursuivent dans un ciel délavé, deux camions se croisent sur la

nationale. Le monde est indifférent au drame sur le point de se dénouer. Joseph serre la main sur le jeu de cartes. Il va jouer gros, il le sait. Sa vie et le futur de Cendrillon. Le para ne lui avait-il cependant pas annoncé qu'il avait une chance de pendu ?

- T'as peut-être le temps de faire une partie, Lieutenant ? dit-il en sortant le paquet.

Dans le regard de l'autre, il reconnaît la passion dévorante du jeu. Une faiblesse dont il a profité dans le passé.

- Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Tu gageras ta bagnole, ta guitare et tes derniers dollars. Tu me supplieras de te payer un billet pour l'État voisin.
- Et si je gagne ?
- Demande-moi ce que tu voudras ! Parole d'ancien Marine, la seule qui vaille.

Les deux hommes se rendent dans une auberge plantée en bordure de route, juste à côté du motel. Le genre d'établissement où l'on ne s'arrête que pour un café, deux œufs sur le plat et un peu de bacon. Un fanal dans la nuit pour les voyageurs au long cours. Au comptoir, quelques habitués qui comprennent le regard du Lieutenant U. Cipher puisqu'ils déguerpissent sans finir leur tasse. Un autre regard et l'employée dépose une bouteille d'eau-de-vie sur la table où se déroulera la partie de poker. Les sicaires du Boss gardent leur distance tout en surveillant la scène du coin de l'œil. Cipher leur a intimé de respecter l'issue du combat. « Quelle qu'elle soit ! »

Les rares témoins raconteront plus tard que la joute a duré des heures, que les deux hommes ont bu deux, non trois bouteilles à 40° ! De part et d'autre, on ment, bluffe, déstabilise, on tente le tout pour le tout. La partie est longtemps indécise. Lorsque la porte de l'auberge s'ouvre, le soleil finit de briquer les rares nuages collés sur la toile bleue. Cendrillon et deux hommes de main de son mafieux de papa attendent, avec angoisse pour la première et curiosité pour les seconds, de voir la tête du vainqueur. Le jeune fille ferme les yeux et prie « mon Dieu faites que ce soit le soldat ». Lorsqu'elle ose enfin

relever la tête, c'est pour croiser le regard de Dupraz. Il porte le triomphe sur le visage et un sac rempli de billets dans la main droite. À l'intérieur, Cipher ronfle sous la table, emporté par un dernier verre, avalé d'un trait pour oublier l'amertume de la défaite. Et la colère du Boss. Il en prendra pour perpète.

- T'as gagné beaucoup, mon amour ? demande Cendrillon.
- Oui, bab'... Et le lieutenant a tout perdu.
- Même son âme ?
- Il a bien cherché... ne l'a pas trouvée.
- Où m'emmènes-tu ? Chez toi ?
- Y a plus de chez moi.
- Où s'arrête-t-on alors ?
- Où tu voudras. On roule sur l'or.

La voiture patine sur le gravier avant de s'élancer vers le monde. Un sable fin s'élève en même temps que les premiers accords de la chanson des Rolling Stones. Joseph se dit qu'il vit une histoire pas banale, que ce serait dommage de ne pas l'encre pour en faire un refrain. Pour l'ancrer dans la mémoire des hommes. Un blues ou un folk qui commencerait mal et finirait sur une note positive. Ça commencerait, voyons, ça commencerait avec quelques accords mineurs, puis un truc mélancolique, du genre « *It's the story of a Soldier / Walkin' back home for a long time / Far too long a walk...* »

TABLE DES MATIERES

<i>Catherine Bichon</i>	1
Histoire du fermier insatisfait	2
<i>Fabrice Boumahdi</i>	13
Le rescapé	14
<i>Céline Maaz</i>	22
Donne-moi la flûte	23
<i>Isabel Garcia Gomez</i>	36
Histoire du violon	37
<i>Louise Sbretana</i>	42
L'histoire du maudit	43
<i>Fabrice Schurmans</i>	53
Mélodie pour un coup de blues	54